

Libretto

SIDO

LETTRES
À COLETTE

1903-1912

SUIVIES DE VINGT-TROIS LETTRES
À JULIETTE

Texte établi, présenté et annoté par
GÉRARD BONAL

Libretto

Illustrations intérieures : Pages 1, 3, 4, 6, 8. : © Collection Michel Remy-Bieth.
Pages 2, 5, 7 : © Collection Centre d'Études Colette.

© Libella, Paris, 2012.

ISBN : 978-2-36914-523-3

«Je ne fais que sortir d'un travail émouvant : relire, toutes, les lettres de maman, et en extraire quelques bijoux.»

Colette

Lettre à Marguerite Moreno,
9 juillet 1927.

PRÉFACE

Le 25 septembre 1912, Adèle Eugénie Sidonie Landoy – « Sido » – s'éteignait à Châtillon-Coligny (Loiret). Elle venait d'avoir soixante-dix-sept ans. Insuffisance cardiaque. Achille, son fils aîné, médecin, « le cher grand », comme elle l'appelle, avait tout essayé des moyens dont disposait la pharmacopée de l'époque : les sangsues, la digitaline... En vain.

Morte, Sido ne tarderait pas à entrer dans son éternité littéraire. Car dès 1922, avec *La Maison de Claudine*, Colette, sa fille, posait les fondations du mythe. Sur lesquelles, de livre en livre¹, elle allait édifier la grande figure légendaire de Sido : « le personnage principal de toute ma vie ».

Personnage ou personne ? Toute la question est là. Longtemps, les lecteurs de Colette n'ont su à quoi s'en tenir sur « Sidonie Colette, née Landoy », ne disposant que des témoignages de l'écrivain. C'était trop et trop peu. Trop belle, cette mère cosmique que nous peint complaisamment sa fille, cette tendre et sagace sorcière qui commande aux enfants,

1. Sido apparaît, figure centrale ou simple figurante, dans *La Maison de Claudine*, *La Naissance du jour*, *Sido*, « Vins » (*Prisons et Paradis*), *Mes apprentissages*, *Discours de réception à l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises*, « La Lune de pluie » (*Chambre d'hôtel*), *Journal à rebours*, « La Cire verte » (*Le Képi*), « Le Sieur Binard » (*Bella-Vista*), « Noces » (*Gigi*), *Paris de ma fenêtre*, *L'Étoile Vesper*, *Pour un herbier*, *Le Fanal bleu*...

aux bêtes, aux jardins, aux éléments, aux points cardinaux... Cette déesse-mère infaillible, campée au premier plan de *La Naissance du jour*, de *La Maison de Claudine*, de *Sido*... De la « vraie » Sido nous ne connaissions guère que les quelques lettres publiées par Colette elle-même, dans la presse, au début des années cinquante. Assez pour savoir que la fameuse lettre dite « du cactus rose », qui ouvre *La Naissance du jour*, est un faux. Ou, plutôt, que derrière la missive « arrangée » par sa destinataire se cache une autre lettre. Une lettre qui dit tout le contraire de la première. De là à en déduire que toutes les autres lettres citées dans le roman avaient également été falsifiées, il n'y avait qu'un pas... Le mystère Sido demeurerait intact. Il l'est resté longtemps. Et la première édition de ses lettres, en 1984, bâclée, lacunaire, dépourvue de tout appareil critique, n'a guère contribué à le dissiper. Au contraire.

Les quelque quatre cents lettres de la présente édition, échelonnées de 1903 à 1912, apportent enfin une réponse à la question. En rendant à Sido toute son humanité. La voilà enfin, telle qu'en elle-même : faillible, injuste, indulgente, dure, partielle, ironique, généreuse et terriblement possessive... Une autre figure de l'amour maternel, deux siècles après Mme de Sévigné.

Pourtant, Colette n'a pas menti. Les traits caractéristiques de la Sido légendaire, nous en découvrons les linéaments dans les lettres de Sidonie Colette. Cette liberté d'esprit et de jugement, cette position revendiquée de libre-penseuse – « mon cœur se serre à la pensée que je devrai vivre quelques jours avec des personnes qui croient à l'enfer » – ; cette bonté agissante à l'égard des plus démunis, ce goût des tempêtes et des cataclysmes, cette compassion pour la souffrance des bêtes, cette défiance vis-à-vis du mariage ; ce tour de main de jardinière : « Quant à moi, à six heures ce matin je plantais des salades dans le jardin... » Et cet amour, sans doute trop exclusif, pour ses enfants – amour qui nous renvoie au fameux

« Où sont les enfants ? » de *La Maison de Claudine* : « Et je suis loin de toi. Je ne te vois jamais. Est-ce que ma vie s'éteindra sans que je te vois davantage ? Voilà ! J'ai quatre enfants et je ne les vois presque jamais. Si je n'avais pas mon cher grand, combien je me trouverais malheureuse. »

Sido écrit facilement, vite, labourant son papier de grandes balafres énergiques, boucles des D, barres des T, l'écriture penchée d'une dame du XIX^e siècle : « Atablée n'importe où, poussant de côté une chatte envahisseuse, une corbeille de prunes, une pile de linge, ou bien posant sur ses genoux, en guise de pupitre, un tome du Littré, Sido écrivait¹. » Des centaines de lettres dont certaines sont parvenues jusqu'à nous. À sa famille belge, à ses amis, à sa fille aînée, à son fils Léo... Et surtout à son « Minet chéri ». Écrites au jour le jour, bulletins de santé et bulletins météorologiques, chroniques familiales et mordantes chroniques villageoises... Rédigées au fil de la plume, sur le coup de l'émotion parfois (quitte à regretter le lendemain de les avoir écrites), au mépris de la syntaxe et quelquefois de l'orthographe². Car Sido, toute à son sujet, va de l'avant, sans souci des détails fastidieux... Elle noircit les pages, remplit les marges, comble les en-têtes... Se relit-elle ? Férue de graphologie, elle n'ignore pas que son écriture la trahit : « La mienne, tu la vois et tu la connais : vivacité folle etc³. »

Adèle Eugénie Sidonie Landoy est née à Paris, le 12 août 1835, cité d'Orléans, dans l'actuel X^e arrondissement. Sa mère meurt quelques semaines après lui avoir donné le jour. L'enfant est alors confiée à une nourrice de Mézilles, un

1. Colette « La Cire verte » in *Le Képi*.

2. Nous avons dû, parfois, corriger cette ponctuation qui rendait certaines phrases incompréhensibles ; la plupart du temps nous avons rectifié l'orthographe.

3. Lettre du 16 juin 1909.

village de l'Yonne. Elle a dix ans quand son père l'appelle à Bruxelles, où il s'est installé. En Belgique, la petite fille retrouve ses deux frères aînés, Eugène et Paul. C'est d'ailleurs auprès d'Eugène, journaliste réputé, qu'elle se réfugiera lorsque son père, en 1853, sans doute pourchassé par les créanciers, décide de rentrer en France. Où il mourra l'année suivante.

Sido n'en fait pas mystère : c'est à ses frères qu'elle doit le meilleur de son éducation. Comme elle le dit à sa fille, le 21 juin 1909 : « Oui, j'envie le plaisir [...] de vivre avec des gens instruits et intelligents, de voir des choses rares et qui vous font rêver. Cela m'a manqué depuis que j'ai quitté mon frère qui m'avait initiée, autant que les quelques années, les plus belles de ma vie, l'ont permis, à l'art de comprendre et aimer les choses rares et belles. » Avec lui, avec Paul, elle fréquente les cercles cultivés bruxellois auxquels se sont joints les artistes et les intellectuels parisiens fuyant la répression qui suit le coup d'État du 2 décembre 1851, fomenté par Louis Napoléon Bonaparte.

C'est donc dans ce milieu éclairé que vit Sido à partir de 1853 : « sa famille, qui comptait seulement deux frères, journalistes français mariés en Belgique [...], ses amis, des peintres, des musiciens et des poètes, toute une jeune bohème d'artistes français et belges¹... » C'est parmi ces hommes jeunes – Victor Considerant, François Raspail, Émile Deschanel, le peintre Alfred Stevens... –, en les écoutant, en les lisant, en admirant leurs œuvres, en se pénétrant de leurs idées, que la jeune fille, « habituée à vivre honnêtement avec des garçons, frères et camarades² », va acquérir, en quelques années, l'indépendance de jugement qui sera la sienne, ses convictions de libre-penseuse qui ne la quitteront jamais,

1. Colette « Le Sauvage », in *La Maison de Claudine*.

2. *Ibid.*

ce goût pour les arts, cette culture solide qui fait part égale à la littérature et à la musique, ce sens critique toujours en éveil, cette curiosité... Et même, qui sait?, ce sentiment de supériorité, cette certitude d'être au-dessus du « commun des mortels », qu'elle transmettra, intacts, à sa fille...

1856. Sido a vingt et un ans. Et pas de dot, ce grand malheur des filles du XIX^e siècle. C'est sans doute à l'occasion d'un séjour à Mézilles, chez ses parents nourriciers, qu'elle rencontre Jules Robineau-Duclos, propriétaire terrien à Saint-Sauveur-en-Puisaye. Une brute avinée qu'une sorte de complot familial veut marier coûte que coûte, afin de mettre ses biens à l'abri des convoitises. La fille sans dot fera l'affaire. Comme dit Colette: « Une jeune fille sans fortune et sans métier, qui vit à la charge de ses frères, n'a qu'à se taire, à accepter sa chance et à remercier Dieu¹. » Le mariage est célébré à Bruxelles, le 15 janvier 1857. Et la jeune femme, au bras de son mari, s'embarque pour Saint-Sauveur – pour l'inconnu – où elle arrive en plein hiver, dans une maison glacée... « J'y ai été très malheureuse²... » confiait-elle à sa fille, longtemps après. Seul avantage, celui consigné dans l'acte de mariage: la donation à la jeune femme de l'usufruit de tous les biens, en cas de décès du mari.

Bon an mal an, Sido s'habitue. À ce mari brutal, ivre à longueur de jour et de nuit, à ce village hostile, aux comérages des uns et des autres, à la solitude... Un premier enfant, Juliette, voit le jour en août 1860. Ce même mois, un nouveau percepteur est nommé à Saint-Sauveur. Un homme encore jeune – trente et un ans –, même s'il a derrière lui un passé militaire glorieux. Capitaine au 1^{er} régiment de Zouaves, saint-cyrien, Jules-Joseph Colette a eu la jambe arrachée à la bataille de Melegnano, en Italie, ce qui met un

1. *Ibid.*

2. Lettre du 30 décembre 1911.

terme définitif à sa carrière militaire. Il obtient, en guise de compensation, la perception de Saint-Sauveur. Ému par les malheurs de Mme Robineau-Duclos, sa voisine, dont tout le village se repaît avec gourmandise, le fringant célibataire ne reste pas longtemps insensible à ses charmes. Tant et si bien que la rumeur publique lui attribue la paternité du deuxième enfant de la jeune femme : Achille, né en janvier 1863. Qui pourrait en jurer ?

L'alcool ayant fait son œuvre, Robineau meurt en janvier 1865, cédant la place à son rival et faisant de Sido, du même coup, une riche veuve. Du moins en apparence. Certes, les biens du défunt sont à peu près intacts : l'inventaire dressé à sa mort en fait foi. Mais les dettes se sont accumulées au cours des années. Et ni Sido, ni son nouvel époux, ni même le conseil de famille n'ont, semble-t-il, pris la mesure du problème et tenté d'assainir la situation financière, par exemple en vendant des biens. Au contraire : aux dettes vont venir s'ajouter d'autres dettes portant, elles aussi, intérêts... Un engrenage infernal.

C'est donc ce patrimoine, miné par les créances, que le capitaine Colette reçoit dans la corbeille de noces, le 20 décembre 1865, en épousant Mme Veuve Robineau-Duclos... En un temps où les femmes, mineures à vie, devaient s'en remettre à leur mari pour gérer leurs affaires, était-il l'homme de la situation ? Lui dont sa fille dira : « De même que sa générosité sans borne nous ruina tous, sa confiance enfantine l'aveugla¹. » Sans parler de son imprévoyance...

En effet Jules Colette prend sa retraite de percepteur en 1880 ; il n'a alors que cinquante et un ans, et se trouve loin de totaliser les années requises pour bénéficier d'une pension confortable. D'autant que deux autres enfants sont venus s'ajouter aux aînés. Un garçon, Léopold, « Léo », né en 1866.

1. Colette, « Propagande » in *La Maison de Claudine*.

Et une fille, Sidonie Gabrielle – notre Colette : « Dans la chambre que l'on ne parvenait jamais à rendre assez chaude, je naissais péniblement le 28 janvier 1873, et je donnais beaucoup de mal à ma mère en travail¹. » Les revenus de la famille, déjà grevés par le remboursement des dettes « héritées » de Robineau, baissent alors de moitié. Qu'importe ! Le capitaine a été saisi par le démon de la politique. Mais le poste qu'il brigait au conseil général de l'Yonne lui échappe, comme lui échappera, un peu plus tard, la mairie... Plus qu'un échec, une vraie déroute. Commentaire d'une habitante de Saint-Sauveur : « M. Colette est plus que jamais impopulaire². » Et cette impopularité va connaître une sorte d'apothéose, quelques années plus tard, quand le mariage de Juliette révélera à tous l'incurie de sa gestion des affaires familiales.

Comme on pouvait s'y attendre, le docteur Charles Roché, que vient d'épouser Juliette, demande la part de l'héritage Robineau-Duclos qui revient à sa femme. Et qu'on est bien en peine de lui donner, sauf à s'endetter encore. Comme le note une voisine : « Les Colette sont dans de vilains draps. Le gendre revient sur les comptes donnés par M. Colette [...]. Si on doit croire les "on dit", il y a des choses fortes³. » Un accord est enfin trouvé, tant bien que mal, entre les deux parties et le partage exécuté. Qui ne laisse à Sido qu'un maigre reliquat de terres et de bois qu'elle devra d'ailleurs vendre rapidement pour calmer les créanciers. Silencieuse, impuissante, elle assiste à sa ruine. « Elle mettait, à dompter son chagrin, une sorte d'art cruel, et parfois je l'entendis chanter⁴ », raconte Colette. Mais elle n'oubliera jamais l'humiliation, comme elle l'écrit à sa fille : « J'ai été dupe de l'incurie de papa : que ce soit un exemple à ne pas suivre pour toi. »

1. Colette, *Le Fanal bleu*.

2. Lettre d'Adrienne de Saint-Aubin à son fils, 9 décembre 1880.

3. Lettre de Mme de Cadalvène à son neveu, 26 juillet 1884.

4. Colette, « Maternité » in *La Maison de Claudine*.

Malgré ce drame familial, la vie continue dans la maison de Saint-Sauveur, où grandit « Minet chéri ». Le bonheur ? Certainement le bonheur. Une fillette de onze ans, de douze ans, reste sourde aux tragédies des « grands ». L'état d'enfance et la protection maternelle qui l'entoure, l'innocence, les dons de toutes parts reçus, de la nature et des créatures, comment appeler cela autrement que le bonheur ? « J'ai été une enfant pauvre et heureuse comme beaucoup d'enfants qui pour toucher une vive sorte de bonheur n'ont besoin ni d'argent ni de confort. Mais ma félicité eut un autre secret, moins banal : la présence de celle qui, au lieu de trouver dans la mort un chemin pour s'éloigner, se fait mieux connaître à mesure que je vieilliss. [...] Il n'est pas dit que j'ai découvert tout ce qu'elle déposa en moi¹. »

Et c'est à l'ombre de Sido que Colette racontera son enfance. Telle qu'elle l'a vécue, même si parfois il lui arrive de l'idéaliser... Cette mère qui consent à l'éveiller à trois heures du matin, l'été, et la laisse partir, un panier à chaque bras, dans le brouillard bleu de l'aube, vers des terres maraîchères... Cette mère penchée sur des godets d'argile, guettant l'éclosion d'une famille de crocus ou d'une chrysalide de papillon... Cette mère qui ne ressemble à aucune autre mère, et dont l'enseignement tient en un mot : « Regarde. » Une leçon dont se souviendra l'écrivain : « Nous ne regardons, nous ne regarderons jamais assez, jamais assez juste, jamais assez passionnément². » Ainsi, sous l'égide maternelle se forment, dès le plus jeune âge, une sensibilité, un instinct, une manière singulière d'appréhender le monde fondée sur les sens qui, dans toute la littérature française, n'appartient qu'à Colette.

1. Colette, préface à *La Maison de Claudine et Sido* (édition du Fleuron).

2. Colette, *Paris de ma fenêtre*.

Ruinés, déconsidérés – « Les pauvres Colette sont fort tristes, ils doivent partout et ne paient nulle part¹ » – les Colette tiennent bon cependant, même si le bruit d'un probable départ court déjà dans le village. Achille, désormais médecin, a ouvert un cabinet à Châtillon-sur Loing², dans le Loiret, à quarante kilomètres environ de Saint-Sauveur, et Sido, qui ne cache pas sa préférence pour son « cher grand », brûle de s'installer auprès de lui. Et ce que Sido veut, tout le monde le veut dans la famille... Novembre 1891 : les Colette et leur fille cadette, âgée maintenant de dix-huit ans, emménagent à Châtillon, au 9 rue de L'Égalité, « la maison si petite et si modeste – si différente de la large maison natale de Saint-Sauveur³ ». Un an et demi plus tard, la jeune fille épouse Henry Gauthier-Villars, Willy, et s'installe à Paris...

Cependant, « la large maison natale de Saint-Sauveur » n'est pas pour autant vendue. Elle est la part d'Achille sur la succession paternelle, comme l'attestent les documents conservés à l'étude de M^e Moreau, notaire à Saint-Sauveur. Documents qui rendent incompréhensibles pour nous les allusions de Sido à cette demeure. 18 janvier 1907 : « Vous avez donné dix mille francs sur la maison mais c'est Willy qui a signé le reçu. Comment arranger cela pour que cette maison te reste ? Ça m'embêterait que cette maison que tu aimes et où tu as passé ton enfance tombe en d'autres mains. » Deux jours plus tard : « Tu te souviens que tu as cinq mille francs à reprendre sur ton contrat ? Dis-moi [...] si dans ces reprises se trouvent compris les dix mille versés pour la maison de Saint-Sauveur. C'est seulement s'il en est ainsi que la vente pourra être maintenant faite en ton nom. » Même

1. Lettre de Mme de Cadalvène à son neveu, 4 mai 1885.

2. Châtillon-Coligny en 1896.

3. Colette, *Mes apprentissages*.

remarque pour les lettres des 28 janvier 1907, 17 juillet 1908, 23 novembre 1908, 16 janvier 1909... Il ne reste aujourd'hui, chez M^e Moreau, aucun acte concernant ces dix mille francs que Colette et Willy auraient versés à Achille « pour la maison de Saint-Sauveur ». Colette et son premier mari ont-ils consenti un prêt à Achille, momentanément gêné, gagé sur la maison ? La correspondance échangée avec M^e Grégoire (le notaire de l'époque) a disparu ; elle aurait peut-être apporté des éclaircissements à ce sujet. Répétons-le : dans les archives du notaire de Saint-Sauveur, seul Achille est indiqué comme propriétaire¹.

La suite de l'histoire se lit dans les lettres adressées à Juliette, que l'on retrouve à la fin de ce volume, bourrées de détails quotidiens qui nous renseignent, en outre, comme par ricochet, sur les premières années du mariage de Colette. Puis, dès 1903, dans ce dialogue passionné que Sido entretient avec sa cadette, et que seule la mort interrompra.

C'est la voix de l'amour qu'on entend dans ces lettres, la plainte de l'amour maternel : « Alors, tu vas venir bientôt, n'est-ce pas ? » ; « Je suis si loin de toi » ; « Je ne te vois que comme un météore, à présent » ; « Quand viens-tu ? » ; « Si je ne te vois plus, j'aime autant mourir... » Sorte d'écho moderne à Mme de Sévigné regrettant la brièveté des séjours de sa fille auprès d'elle : « Enfin il est passé ce temps si cher ; ma vie passait trop vite, je ne la sentais pas. » C'est la grande lamentation des mères, expulsées de la vie de leur enfant.

Comme son illustre devancière, Sido s'immisce, sans trop de ménagements, dans la vie privée de sa fille. Elle n'appré-

1. Quelques années après la mort d'Achille, sa veuve et ses filles vendront cette maison à un soyeux lyonnais, Francis Ducharne. Qui lui-même en cédera l'usufruit à Colette. Vendue par ses deux propriétaires en 1950, la maison vient d'être rachetée par l'association la Maison de Colette. Colette est rentrée chez elle...

cie guère la carrière de mime et de comédienne que celle-ci poursuit à côté de son métier d'écrivain, et elle le dit haut et fort, presque brutalement : « Lorsque tu m'as annoncé que tu voulais jouer dans un théâtre, je t'ai dit que tu n'avais rien de ce qu'il fallait pour réussir ; que tu ne savais pas parler, ni marcher, ni t'asseoir, ni entrer, ni sortir. Tu en as été aussi outrée qu'étonnée, n'est-ce pas ? » ; « Non ! Toi actrice, vois-tu, je ne peux pas m'y habituer ! » On imagine la réaction de la jeune femme recevant de telles épîtres... En fait, des premiers pas de Colette sur scène jusqu'à ses ultimes apparitions, tout au long des six années qu'a duré son travail de mime, Sido n'aura jamais désarmé ni cessé de faire entendre ce qu'elle croit être la voix de la raison... Alors que, dans le même temps, elle n'a jamais un mot de blâme, ni une réserve, ni même une marque de défiance à l'égard de Mme de Morny – Missy –, la femme pourtant scandaleuse, toujours vêtue en homme, qui partage la vie de sa fille. Au contraire, dans ses lettres, elle assure Missy de ses « amitiés sérieuses », de ses « amitiés grandes »...

Oui, Sido est une mère possessive. Gendres, belle-fille – tous sont des ennemis puisqu'ils lui ont « volé » ses enfants : « Mes gendres sont des cochons et ma “gendresse” une grosse bête... » Mais une mère aimante n'est-elle pas toujours une mère possessive, même si elle s'en défend ? Possessive et tant soit peu dominatrice. Lorsque sa fille se plaint des trahisons de son ex-mari, que lui répond-elle ? « Ah ! chère... que tu es peu clairvoyante pour une femme de ton intelligence ! Mais, à ma première visite chez toi, rue Jacob, j'ai tout vu, tout deviné. » Autrement dit : « Je suis beaucoup plus perspicace que toi ! » Amour, possession, domination – c'est un tout. Sido a déjà étendu son pouvoir sur Achille, c'est au tour de Colette à présent. Mais celle-ci lui échappe. Et lui échappera jusqu'au bout...

À lire ces lettres, on comprend mieux que la jeune femme

n'ait pas toujours répondu à l'appel de sa mère ; ses séjours à Châtillon sont peu fréquents. Elle les remplace par un envoi de fleurs, de fruits ou de chocolats, un cadeau pour ses nièces, une carte postale... Pour exister, il lui faut rompre ce lien maternel qui la ligote et nie sa singularité. Pour exister et s'accomplir, il faut fuir la mère, casser cette sorte de chantage affectif que celle-ci, avec les meilleures intentions du monde, exerce sur elle – inconsciemment peut-être. C'est la loi de l'espèce. «Viens! Si tu ne viens pas je vais mourir» s'écrie la mère, mais la fille, toute à son histoire d'amour avec Henry de Jouvenel qui est entré dans sa vie, ne veut pas l'entendre, et nomme caprice ce qui est l'ultime prière d'une mourante. «Je pars pour Châtillon, où ma sainte mère est insupportable, non qu'elle soit plus gravement malade, mais elle a une crise de "Je veux voir ma fille". Sidi¹ m'accorde trois jours – au maximum», écrit-elle à un ami. Un mois plus tard, Sido est morte.

Que souhaite Sido, tout au fond d'elle-même, sinon que sa fille revienne vivre près d'elle, dans la petite maison de Châtillon, et qu'elle y passe le reste de ses jours, occupée seulement à écrire²? «On rebâtit une jolie petite maison à la place de la grange; tu y serais très bien pour écrire tout ce que tu as encore à écrire.» Est-ce parce qu'elle sait qu'un tel retour est désormais impossible, que l'âge, la distance, bref l'ordre des choses, creusent entre elles deux un fossé infranchissable, qu'elle remet en quelque sorte ses pouvoirs aux mains de Missy? Qu'elle lui confie sa fille? «Missy est près de toi pour chasser de ton chemin les épines qui te blessent, combien je lui en sais gré»; «Je supplie Missy de te garder contre trop de surmenage, puisque je suis si loin de toi.»

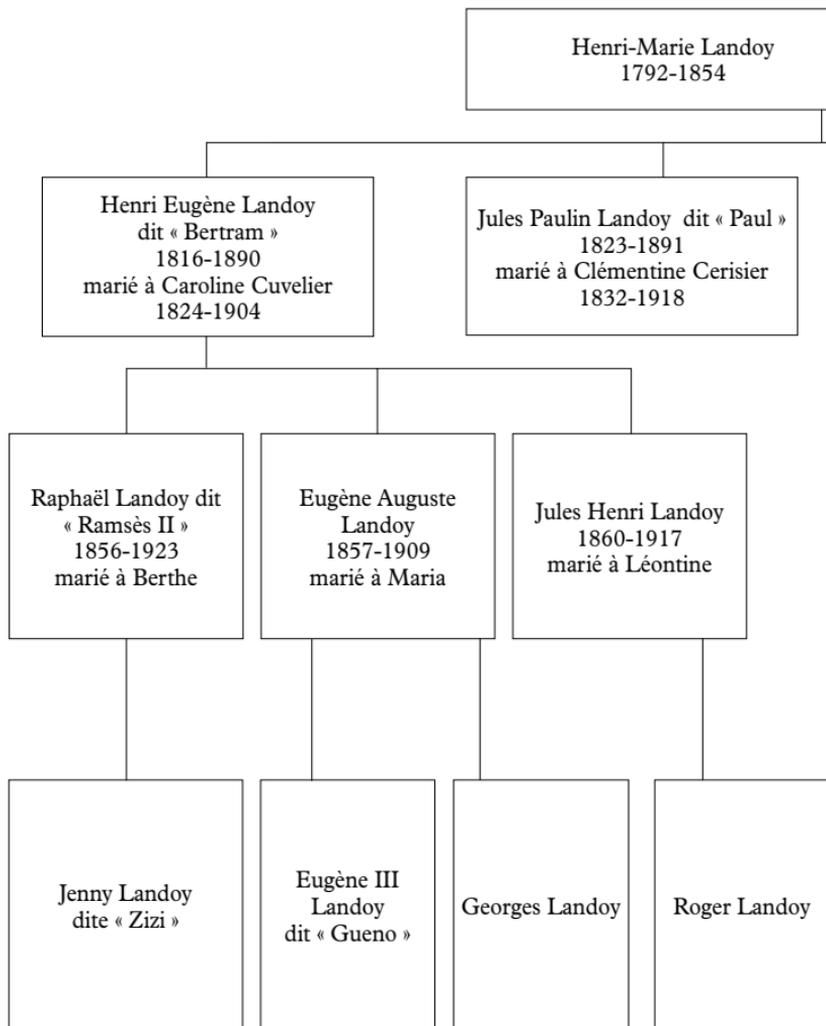
1. Henry de Jouvenel.

2. Colette semble répondre au vœu de sa mère lorsqu'elle écrit, dans *Mes apprentissages*, en 1936: «Je résistais à la terrible envie de retourner à elle, de revenir tout écorchée, obscure et sans argent, peser sur la fin de sa vie.»

« Quel dommage, quand on a un talent d'écrivain comme le tien, d'aller danser au théâtre » s'écrie Sido, qui a très tôt deviné, sans doute dès la publication des *Dialogues de bêtes*, le don de sa fille. Dès lors, elle ne va plus cesser de la pousser à écrire, de la complimenter sur ses œuvres, de vanter un talent exceptionnel qui ne ressemble à aucun autre. Même si, là encore, elle intervient parfois, et de manière péremptoire, dans des décisions qui ne la concernent pas : « Donc, tu vas écrire un article tous les huit jours pour *Le Matin* ! C'est beaucoup et je le déplore, car le journalisme est la mort du romancier et c'est dommage en ce qui te concerne. Ménage, ménage ton talent, mon chéri, il en vaut la peine » ; « Tu n'as pas assez de temps à consacrer à une œuvre de longue haleine, et c'est bien regrettable, mais je ne désespère pas, pourvu que tu ne te laisses pas trop accaparer par le théâtre. »

On aurait tort de négliger la dimension comique de cette correspondance. Souvent critique à l'égard de ses voisins, Sido, qui a la dent dure, fignole, de lettre en lettre, d'irrésistibles caricatures des habitants de Châtillon. À commencer par celle qu'elle donne de Jeanne Robineau-Duclos, sa belle-fille, montrée comme une sotte, une coquette, une femme inculte : « Car que diraient les populations si elles ne pouvaient plus contempler le derrière, la taille, les dents et les cheveux de Jane ? Mais elles les connaissent par cœur tant elles sont saturées de cette vue. » Mère extraordinaire, Sido est une belle-mère ordinaire...

Sido avait sans doute raison : oui, Colette perdait son temps sur les scènes de music-hall (encore qu'elles lui aient inspiré de belles pages d'anthologie). Oui, de dérobade en dérobade, la fille ingrate a cruellement délaissé sa mère, restant sourde à ses appels, refusant de voir que sa fin approchait. Mais, en retour, ne lui a-t-elle pas donné une preuve d'amour en bâtissant ce mythe autour d'elle, ce mausolée littéraire ? En lui offrant cette fastueuse rallonge de temps ? Ce mythe qui,



Sophie Chatenay
1792-1835

Irma Landoy
1834-1907
mariée à Auguste Philéas Cheval
1818-1885

Adèle Eugène Sidonie Landoy
dite « Sido » 1835-1912
mariée à 1/ J-J. Robineau-Duclos
1814-1865
2/ Jules Joseph Colette 1829-1905

Juliette
Robineau-Duclos
1860-1908
mariée à
Charles Roché
1855-1914

Achille
Robineau-Duclos
1863-1913
marié à
Jeanne de La Fare
1877-1964

Léo Colette
1866-1940

Sidonie Gabrielle
Colette 1873-1954
mariée à 1/ Henry
Gauthier-Villars dit
« Willy » 1859-1931
2/ Henry de Jouvenel
1876-1935

Yvonne Roché
1885-1953

Geneviève
Robineau-Duclos
1899-1962, mariée à
William Viot

Colette Claudine
Robineau-Duclos
1901-1986, mariée à
André Wylér

Colette de Jouvenel
1913-1981

finalement, n'est pas très différent de son modèle, ces lettres en sont la preuve ; il l'embellit certes, mais ne le trahit point.

Imaginons-là cette Sido, dans sa Petite-maison, comme elle dit, assise près de sa cheminée où brûle « une belle flambée » ; tandis qu'elle écrit, la Minne, la jolie chatte que sa fille lui a confiée, passe et repasse sur son papier... « Quand viens-tu nous voir ? » ; « Achille a beaucoup de travail » ; « Les petites vont bien » ; « Il fait froid, il pleut... » Et toujours la même phrase, pour finir : « T'embrasse, mon Minet chéri. »

Nous n'avons pas les réponses de Colette, elles ont été détruites, mais c'est à nous, lecteurs, de les chercher dans l'œuvre. Car elles s'y trouvent. Parfois cachées, parfois en pleine lumière. Éblouissantes.

GÉRARD BONAL

LETTRES DE SIDO
À COLETTE

1903

5 février 1903

Eh bien, mon toutou chéri, c'est tout simplement délicieux ton dialogue de bêtes¹ et le plus joli c'est qu'avec peu de choses tu fais une chose intéressante et c'est écrit de main de maître. Nous attendons les autres dialogues avec impatience. Si seulement Toby chien pouvait lire ça, comme ça l'intéresserait!

J'ai commencé ma lettre à la Petite-maison et je la finis chez Achille². Je n'ai rien de bien intéressant à ajouter, on est très occupé ici, Jane par les affaires de son père et Achille par sa médecine, moi par mille détails. Je dors très mal, à peine une nuit sur trois. Quand je vois arriver le moment de se mettre au lit, je me désole si mes yeux ne se fatiguaient pas à lire encore, ça m'ennuie vois-tu [*sic*]!

Écris-moi, mon toutou célèbre. Je vous embrasse tous très tendrement. Léo vient-il nous voir pendant le carnaval?

Votre mère

1. On ne trouve aucune publication dans la presse, début 1903, d'un « dialogue de bêtes ». Faut-il penser que Colette a envoyé à ses parents une copie manuscrite d'un premier essai?

2. Les Colette, à Châtillon, habitent 9, rue de l'Égalité (encore appelée rue du Cimetière) tandis qu'Achille, chez qui ils prennent leurs repas, habite 20, rue de L'Église.

1904

1^{er} avril 1904
[Lettre incomplète]¹

Minet chéri,

Mais oui, j'ai reçu ton délicieux petit livre et je l'ai lu vite, vite². Si je ne t'ai pas écrit plus tôt ce que j'en pensais c'est que toujours quelque ennui m'en a empêchée. Le chapitre du Feu est très bien traité et je m'intéresse beaucoup au pauvre Kiki-la-Doucette car on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il est mort³ du chagrin que lui causaient vos infidélités en faveur de Toby-chien. Les chats sont des bêtes divines et juste à cause de cela méconnues, il n'y a vraiment que les âmes au-dessus du commun des mortels qui saisissent tout ce qu'il y a de mystérieux dans le caractère des chats; quant à leur beauté physique elle est au-dessus de tout. Bien certainement il en est des chats comme de toute autre bête humaine ou non, il [y] en a de distingués et des vulgaires, de ces derniers n'en parlons que pour les plaindre.

Donc ton livre est charmant mais il se pourrait qu'il ne soit pas écrit pour tout le monde. Une chose qui ne tomberait pas dans l'eau serait d'en envoyer un exem [...]

1. Toutes les informations entre crochets sont de Gérard Bonal.

2. *Dialogues de bêtes*, paru aux éditions du Mercure de France en mars 1904.

3. Le vrai Kiki-la-Doucette, «héros» du livre, est mort l'année précédente.

1905

8 septembre 1905

Minet chéri,

Ton papier est joli, oui, mais il est exigü : c'est ce que je lui reproche. Cependant, mon toutou aimé je n'ai pas le droit de me plaindre tu m'écris aussi souvent que les événements se produisent.

Je me suis levée fort tard ce matin, sept heures ! Papa¹ a beaucoup toussé et le petit chien m'a fait lever deux fois ; cela m'était d'autant plus pénible que j'avais pris du véronal à onze heures du soir, rebutée que j'étais de ne pouvoir dormir et de penser. Penser ! oh ! c'est ça qui me torture et c'est pour le faire cesser que je me résous à prendre un dormitif. Papa n'est toujours pas aussi bien que nous le voudrions ; son unique jambe est bien près de lui refuser tout service et sa mémoire lui échappe et il parle très lentement pour trouver ses mots. Il n'aime plus lire non plus. Nous faisons ce que nous pouvons pour relever son appétit mais ne va pas t'effrayer outre mesure, les organes supérieurs sont sains, je veux dire le cœur et les reins ; il n'y a que cet emphysème qui le fatigue beaucoup. Il marche encore assez pour pouvoir aller chez Achille déjeuner mais Achille le ramène en auto, aux premiers froids il restera ici.

1. Le capitaine Colette est alors très affaibli. Il mourra quelques jours plus tard, le 17 septembre.

Avez-vous des nouvelles de Jacques¹, est-il chez vous? Eh! oui, c'est bien déplorable l'état trop intéressant de votre nièce... C'est quand on devient âgée comme je le suis qu'on se dit: Est-il possible que j'aie enduré tant de souffrances et tant de soucis en acceptant plusieurs grossesses! Il est bien certain qu'on ne fait pas ces réflexions tant qu'on est apte à concevoir sans cela le monde serait bientôt fini. Je n'ai jamais désiré avoir des enfants mais je n'éprouvais pas de colère contre l'état de grossesse, si donc j'étais ainsi, moi ne désirant pas d'enfants tu peux juger que la plupart des femmes ne protestent pas du tout contre cet assujettissement, je fais d'ailleurs mon enquête sur l'état d'âme des femmes que je vais voir après la naissance d'un enfant. Pas plus tard qu'hier j'ai été voir Mme Eugénie Chevrier qui vient d'accoucher très douloureusement d'un garçon qui pesait plus de 9 livres. «Eh bien, lui dis-je, vous avez deux filles et un garçon, vous allez vous en tenir là sans doute? – Je ne sais pas, me dit-elle d'un air insouciant.» Ses enfants sont fort beaux mais tu sais...

Que te dirai-je encore... je ne sais pas pour le moment.

Léo², depuis qu'il est de retour à Paris nous a simplement envoyé deux cartes postales avec, comme documents: sa signature!

Jane³ m'a fait un cadeau hier avec la collaboration de papa. Un beau boa en plumes. Ah! Je lui revaudrai ça bien entendu.

1. Jacques Gauthier-Villars, fils de Willy, né d'une liaison qu'a eue celui-ci avant d'épouser Colette.

2. Léo Colette, d'abord attaché à l'étude de M^c Berthelot, notaire à Châtillon, a rejoint en 1901 une étude de Levallois-Perret, en proche banlieue parisienne.

3. Il s'agit de sa belle-fille Jeanne Robineau-Duclos, épouse d'Achille, nom que Sido orthographie le plus souvent Jane.

Au revoir mes chers tous et mille tendresses

Votre mère

Ne m'oublie pas auprès de Mme Chevreuil¹.

[Lettre sans date²]

Mon trésor chéri

J'ai reçu ce matin ta lettre débordante de chaude tendresse pour ta pauvre maman. Vous êtes une si grande consolation pour moi tous les deux, tous les quatre.

Que je te dise, le fils du général de Périgni est venu me trouver tantôt et m'a dit ceci ; il venait de la part de son père. Il y avait chez la comtesse de Dauvet³, à dîner, en même temps que le général de Périgni, le député d'Orléans, M. Louis Darblay⁴ qui a dit que tout dépendait de Merlou. On lui a objecté

1. Il semble bien que Mme Chevreuil et Mme de Lucenay, dont il sera question plus tard, ne soient qu'une seule et même personne, Lucenay étant un pseudonyme ; voir lettre du 16 février 1907.

2. Le contenu de la lettre permet de la dater des jours qui suivent le décès du capitaine Colette. Au sujet de cette disparition, voir la lettre de Sido à Juliette, datée du 22 septembre 1905.

3. Madame de Dauvet, propriétaire du château de Châtillon-Coligny, dont il sera souvent question dans cette correspondance.

4. Louis Darblay, député du Loiret de 1901 à 1906 et de 1919 à 1924. Le docteur Pierre Merlou, « modèle » du docteur Dutertre de *Claudine à l'école*, avait battu le Capitaine aux élections au conseil général de 1880 dans le canton de Saint-Sauveur. La famille Colette ne le

que nous devions être en pas très bons termes avec lui pour bien des raisons, entre autres les *Claudine*. Ça! a répondu M. Darblay, ça l'amuse énormément. Si donc vous aviez découvert quelque autre machine contre lui tenez-vous cois jusqu'à nouvel ordre et ne faites rien paraître contre lui. Je viens d'écrire sur les instances du général à M. Darblay qui demeure à Chevilly, près d'Orléans¹. Sa sœur est Mlle de Vilmorin, mariée... ma foi j'ai oublié le nom. Voilà mes très chers ce que je voulais vous dire bien vite.

Dis bien à Mme Chevreuil combien je suis touchée de sa sympathie pour moi. La sympathie ne se commande pas et j'en ai eu tout de suite pour ton amie. Je l'avais bien placée comme tu vois puisque de si loin et sans nous voir nous nous aimons.

Jane t'envoie les médicaments mais Achille est bien sceptique sur leur efficacité.

Je ne me porte pas mal mon cher toutou chéri mais... mais mon cher Colette, oh! mon cher Colette!

Au revoir mes très aimés.

Votre maman

Tu as laissé une épingle à chapeau mais je m'en sers pour fixer le mien. J'ai donc envoyé une lettre de faire-part aux Merlou.

lui pardonna jamais. En 1905, quand meurt Jules Colette, Merlou est ministre des Finances.

1. Sido, que la mort de son époux laisse dans la gêne, songe, en tant que veuve d'officier, à solliciter l'octroi d'un bureau de tabac. Ce projet n'aura pas de suite, malgré une réponse favorable de l'administration.

26 septembre 1905

Tu vois, Minet chéri, 26 septembre... C'est aujourd'hui que le cher papa accomplissait sa soixante-seizième année¹ ; il faisait ses petits projets pour la fêter et, comme toujours, c'était lui qui en ferait les frais pour nous voir contents.

Mais oui mon chéri je veux bien confier « mes capitaux » à mon cher Willy mais je crains bien qu'ils seront encore bien diminués parce que j'ai bien plus de notes à payer que je ne te l'ai dit, mais ce qui me restera je le confierai à Willy. Mais, dites-moi, à ce taux-là Willy ne doit pas s'enrichir ? Nous avons déjà payé tous les frais d'inhumation : il y en avait pour 300 francs ! Je mettrai tout en écrit et nous partagerons, comme vous le voulez, tous ces frais.

Tu dois souffrir, mon pauvre toutou de ce clou si mal placé, tu dois souffrir et beaucoup et cela me tourmente. Vois-tu, il ne faudra pas remonter à cheval de sitôt parce que toutes ces parties-là sont toujours délicates et souffrir de ce côté-là est intolérable. Tu me diras sincèrement comment tu vas.

Achille te fera « La partie de dominos » sitôt qu'il aura un moment ; il est fort occupé en ce moment.

Vous ne renoncez pas à avoir une auto, malgré les horribles pannes que vous avez eues ? Le mécanicien de d'Havrincourt a dit à Viot² que son maître attendait une nouvelle auto dans un mois ; il ne peut pas se défaire de celle qu'il a avant d'avoir l'autre mais je vous conseille d'attendre parce que on connaît l'auto de d'Havrincourt.

1. Jules Colette est né le 26 septembre 1829.

2. Jean Viot, vétérinaire à Châtillon-Coligny, dont un des fils, William, épousera Geneviève Robineau-Duclos, fille aînée d'Achille.

Au revoir mon bijou chéri, je vous embrasse tous comme je vous aime ainsi que Mme Chevreuil.

Votre mère

J'ai mille choses à faire je range tous les jours un peu. Je viens de recevoir une lettre de Mme Adrienne de Saint-Aubin¹, une gentille lettre et toujours d'un bon style. Elle me dit que sa vieillesse est tourmentée par de bien grands chagrins. Je les connais et ils sont cruels. Et Juliette? Lui écriras-tu? Je te dirai en confidence, que je lui ai écrit mais seulement le lendemain de la cérémonie². Elle me dit qu'elle était tellement joyeuse de reconnaître mon écriture qu'elle ne s'était pas aperçue que mon papier était du papier-deuil. Si tu lui écris, écris-lui d'une façon plutôt amicale, ce sera encore le moyen le meilleur pour arriver à un résultat. En tout cas ne lui dis pas ce que votre bon cœur fait pour moi, Achille ne sait pas que j'ai écrit à Juliette.

1. Mme Piétrisson de Saint-Aubin, née Adrienne Jarry, amie de Sido, est évoquée longuement dans *Sido*.

2. Depuis le mariage de Juliette, fille aînée de Sido, avec le docteur Charles Roché, en 1884, toute relation avait été interrompue entre le jeune couple et les Colette, ceux-ci ne pardonnant pas à la jeune femme d'avoir précipité leur ruine en demandant – ou en laissant demander par sa belle-famille – les comptes de tutelle. Sido et sa fille s'étaient toutefois réconciliées quelques années plus tard, mais Achille demeura inflexible. À tel point que les Roché ne furent pas invités au mariage de Colette avec Willy en 1893 ni prévenus du décès du capitaine Colette (voir lettres de Sido à Juliette, du 5 mai 1893 et du 22 septembre 1905). C'est donc en se cachant d'Achille que Sido écrit à Juliette.

[Lettre sans date]

Mon toutou chéri,

J'ai toutes les peines du monde à classer mes idées parce qu'elles arrivent en foule. Te dire d'abord combien je suis émue de tant de tendresses de vous tous. Je viens de chercher des choses dans le secrétaire du cher papa et j'y ai trouvé des lettres de moi quand j'étais à la Maison Dubois¹. Il y a les tiennes avec les miennes et aussi les télégrammes que tu lui envoyais sur ma santé. Comment voulez-vous mes enfants que je n'aie pas un immense chagrin d'avoir perdu un ami si tendre. Sa faculté d'aimer annihilait toutes les autres.

Je me porte très bien, mon amour; Célestine couche en bas. Je suis très occupée de toutes sortes de rangements et cela me force à être moins absorbée. Tu as reçu ma lettre où je te dis que j'ai reçu la belle étoffe noire?

Papa a été vingt ans percepteur et il me semble que j'ai droit à une pension? Nous allons voir. Que Willy ne se presse pas trop pour acheter une auto avant que Jane ait la réponse de Viot. Ah! mes enfants que vous dépensez donc trop votre argent pour les autres et pour vous! Soyez sages car on est si malheureux quand il faut compter trop juste.

Je vous embrasse comme je vous aime, bien fort.

Votre mère.

1. La maison de santé municipale, dite Maison Dubois – aujourd'hui hôpital Fernand Widal – où Sido avait été opérée des seins à deux reprises.

Les petites¹ étaient folles de joie en voyant tant de splendeurs. La poupée est ravissante.

Affectueux souvenir à Mme Chevreuil.

28 septembre 1905

Mon toutou chéri,

Tout ce que tu me dis sur ce que tu ressens me fait voir que tu souffres tout plein et tu ne me le dis pas de peur de m'attrister. Mais je sais trop ce que l'on souffre quand on a mal dans ces parties-là. Je suppose que tu suis un traitement pour ces glandes malades? Ô! mon amour ne sois pas malade. Il ne faudra pas reprendre l'exercice du cheval car cela est très mauvais pour les parties malades chez toi. C'est Achille qui le dit.

Je n'ai encore rien reçu de M. Darblay. J'ai reçu ce matin une carte de M. Bienvenu Martin². Tous ces MM. sont en tournée. Bienvenu-M. est à Liège et ensuite à Bruxelles et sa carte m'est envoyée par son secrétaire sans doute.

La dame qui disait que son mari était mort aussi bien les jours suivants que le premier jour était dans le vrai mais on n'en est pas moins malheureuse.

J'ai reçu une gentille lettre de Jacques et je vais lui répondre. Il ne parle pas de lui.

1. Les deux filles d'Achille, Geneviève et Colette-Claudine Robineau-Duclos, nées en 1899 et 1901.

2. Jean-Baptiste Bienvenu Martin, député de l'Yonne (1897-1905), sénateur (1905-1940), ministre de l'Instruction, des Beaux-Arts et des Cultes (1905-1906), ministre de la Justice (1913-1914), puis ministre du Travail en 1914.

Je ne vais pas mal mon chéri et je dors assez bien sans faire intervenir les narcotiques parce que je me couche au plus tôt vers les 10 ou 11 h. Vous n'avez plus beaucoup de jours à rester dans votre véritable home, et ça doit vous ennuyer¹. Si vous vouliez être bien sages et écouter un affectueux conseil vous prendriez votre retraite mais Willy a tout plein des affaires en train qu'il ne peut lâcher, c'est ça n'est-ce pas ?

Au revoir mes très chers
Je vous embrasse comme je vous aime.

Votre mère

Mon petit chien est bien malade.

9 octobre 1905

Non, mon toutou chéri, rien des Roché que des invitations à aller les voir mais ne parle pas d'eux dans tes lettres jusqu'à nouvel ordre parce qu'Achille ne sait pas que je leur ai écrit. Rien non plus de M. Darblay, le député d'Orléans. Merlou ne m'a pas envoyé sa carte en réponse à ma lettre de faire-part. Je ne suis pas mal mon chéri, mon rhume se passe comme un rhume naturel je veux dire qu'il ne se complique ni de bronchite ni d'influenza. Hier soir j'ai été avec Jane et Mme Viot assister à une conférence dans le bateau protestant C'est bien d'ailleurs ce que je pensais que ce serait, lamentable ! J'avais envie de hurler comme Boulo quand

1. Colette et Willy sont aux Monts-Bouccons, leur propriété franc-comtoise.

Achille est au piano. Nous avons devant nous des hommes qui puaiement la crasse et derrière nous un autre a vomi – il y avait de quoi. Puis ils ont nasillé des psaumes accompagnés par un orgue. Horreur ! Ce que j'ai admiré c'est la construction du bateau ; c'est admirable de solidité : rien que des bois courbés. On ne vous demande pas la moindre rétribution d'ailleurs, mais ils s'aperçoivent bien qu'ils nous embêtent aussi vont-ils agrémenter leurs séances par des projections. Comment je suis mon chéri ? Je me remets difficilement du coup d'assommer et crains toujours d'en recevoir un autre. Je ressens ce que j'ai ressenti après les procédés de Roché et cela a duré longtemps, longtemps. J'ai la cervelle endolorie parce que ma nature n'est pas faite pour les trop grandes catastrophes. Je me couche fort tard pour arriver à dormir 5 h et j'y arrive.

Au revoir mes très chers et mille tendresses de votre mère.

Un souvenir affectueux à Mme Sophia. Je voudrais être elle. Mon petit chien a été vacciné une première fois contre la maladie des chiens ; il le sera une seconde fois vendredi.

Ta mère

31 octobre 1905

Minet chéri

Je suis très contente que vous soyez tous en bonne santé. Et le trou à la tête de Jacques, où en est-il ? Tu ne me dis toujours pas si tu viendras avec lui.

Ça m'ennuie de penser que Léo ne puisse se décider à se

faire des lavages du nez. Bien certainement il lui arrivera une catastrophe ; c'est Achille qui le dit. Il ne va donc pas venir à présent ? Quels arguments pourrions-nous trouver pour qu'il consente à soigner ce rhume chronique ? D'abord ça le rend laid et puis ça finit par avoir une odeur, et puis ça le rend malade. Fais-lui lire ma lettre. Il faut qu'il se soigne et vivement et longtemps sans ça la catastrophe sera inévitable. Léo n'a pas répondu, pas plus que toi d'ailleurs, pour savoir ce que vous entendez faire pour la succession (?) de papa, à savoir que vous n'acceptez que sous bénéfice d'inventaire. Léo devrait venir mais nous voilà à la veille des vacances de la Toussaint dont il ne profite pas il me semble.

Décidément la petite chatte grise est encore plus merveilleuse que toutes celles que tu as eues ! Je ne trouve rien de plus charmant que ces bêtes si mystérieusement intelligentes ; elles le sont avec discrétion ce qui n'est pas chez les chiens ; ces chattes ont toujours quelque chose à vous révéler : elles vous étonnent.

Quoi te dire mon toutou aimable ? Je suis enrhumée. Un rhume survient que le premier n'est pas fini. C'est bien embêtant.

Avez-vous lu *Le Journal de la Belle Meunière* ? Vous savez que ce journal traite surtout de la liaison du général Boulanger avec Mme de Bonnemain¹ ? Je l'ai lu ; c'est Viot le vétérinaire qui nous l'a prêté. Fort intéressant. Ce Viot est actuellement dans son lit pour s'être cassé la jambe, il y a longtemps qu'il s'exposait à un accident en traversant les

1. *Le Journal de la Belle Meunière*, de Marie Quinton, raconte en effet les amours du général Boulanger et de Marguerite de Bonnemain. Nommé en 1887 à Clermont-Ferrand, à la tête du 13^e corps d'armée, Boulanger retrouvait sa maîtresse à l'hôtel des Marronniers, à Royat. Marie Quinton, propriétaire de l'établissement, surnommée la Belle Meunière, tint au jour le jour la chronique de cette liaison secrète. Le livre parut en 1895, chez l'éditeur É. Dentu, quatre ans après la mort des deux amants.

rues avec son cheval d'une allure fantastique. Je t'envoie la lettre de ta marraine¹.

Tendresses mes chers tous.

Votre mère

Envoie-tu la pélerine pour le manteau?

21 novembre 1905

Minet chéri.

Reçu les belles photos hier et ta lettre aujourd'hui et une lettre aussi hier. J'ai besoin de tout ça pour me remonter le moral.

Tu dois me trouver «vieux jeu» mon Minet quand tu lis mes pensées, pour moi je ne désire qu'une chose c'est que tu sois heureuse et j'aime ceux qui te rendent heureuse et je déteste ceux qui te font du chagrin. Donc, tu gagneras mille francs par soirée²! Jésus-Maria quelle somme! Je crains qu'elle ne serve qu'à boucher quelque trou profond. Quand pourras-tu te réserver un capital? Tu songes tout de suite à moi, amour chéri, et tu cherches quel cadeau tu pourrais me faire eh bien! ne m'envoie rien, quand nous nous verrons nous nous entendrons pour le mieux.

1. La générale Eugénie Désandré, épouse d'un camarade du capitaine Colette.

2. S'agit-il du cachet que doit toucher Colette pour ses débuts publics d'actrice, à partir du 6 février 1906, au théâtre des Mathurins, dans le mimodrame *Le Désir, la Chimère et l'Amour*?

Willy organise un théâtre à lui? Bonté du ciel! ce qu'il va devoir déboursier!

Il fait un temps affreux; je suis seule à la Petite-maison. Il est cinq heures du soir. Je viens ici surtout pour avoir l'occasion de dégourdir mes jambes et essayer mes forces. L'artère a beaucoup diminué de grosseur. Mon état général n'est pas trop mauvais à la condition que je ne me fatigue pas et surtout que je ne souffre pas moralement. J'apprends à faire de la dentelle mais c'est sans doute que je suis trop vieille, ça ne va pas vite. Jane a appris en un rien de temps. C'est d'ailleurs assez difficile. Si je finis par savoir je me paierai un métier à dentelle.

Tu vois, nous continuons à être moyenâgeuses, deux n ou un? Nous avons un beau chat noir et un fox-terrier. Tu sais que Jane raffole de ces chiens-là.

Je t'ai dit qu'Achille avait souffert de deux clous à la figure? Il va mieux. C'est étrange cette maladie, elle fait son apparition de temps à autre, je veux dire tous les trois ou quatre ans. C'est une épidémie car les grandes personnes et les enfants en sont atteints presque en même temps.

Tu vas trop te fatiguer mon trésor chéri, fais attention.

Dis donc à Willy qu'il m'écrive s'il en a le temps.

Les petites vont bien ou à peu près. Geneviève vient de revenir de l'école tout en larmes parce qu'elle était en retenue pour trop bavarder. Colette fait mon admiration pour la correction de son langage. À propos du petit chien elle dit: Ce fox-terrier est à moi et pas à d'autres. Toutes ces phrases sont claires et nettes elle ne cherche pas ses mots. Écris-moi ô mon chéri.

Ta mère

Il y a six chemises blanches de faites pour Léo. Je ne sais si je dois les envoyer ou si il peut attendre mon arrivée à Paris¹?

1. En décembre, Sido séjournera chez Colette et Willy, 177 bis rue de Courcelles.

1906

3 mars 1906

Minet chéri,

Reçu ce matin pruneaux et ananas splendides. Ô chéri, comme vous vous ruinez pour moi, ça me désole. Je me trouve mieux aujourd'hui. Toi, comment vas-tu? J'ai eu des visiteuses. J'ai des violettes sur ma table. Je suis si emb... de ton genou, c'est toujours long à guérir et sujet à récives.

Écris-moi.

Tendresses à tous trois.

Votre mère

3 octobre 1906

Minet chéri.

Parie que tu me crois toujours à Charny¹ et que c'est à cause de cela que tu ne m'écris pas? Ou bien, tu es trop occupée par tes répétitions². Eh bien, es-tu contente de ton

1. Village de l'Yonne, où se sont installés Juliette et son mari, le docteur Roché en 1904.

2. Deux jours plus tôt, Colette a commencé, à l'Olympia, les représentations de la pantomime *La Romanichelle*, qu'elle interprétera jusqu'en novembre.

succès? Il n'y a pas grand-chose dans *L'Écho* et ça ne nous donne pas beaucoup de renseignements. J'attends ta lettre.

J'ai donc passé huit grands jours à Charny: ce n'était pas gai. Ça marche de plus en plus mal; la jalousie de Juliette est de plus en plus tyrannique, mais la catastrophe est proche et ça m'ennuie fort. Tout est motif pour sa jalousie! Son mari ne peut faire un pas sans que Juliette soit sur ses talons. Roché est très, très malheureux. Ce n'est pas que je le plaigne, mais je constate. J'ai employé toute mon éloquence à ramener Juliette à des raisonnements plus justes, vainement. J'ai passé mon temps chez eux à manger, à dormir et à jouer aux échecs avec Yvonne. Roché a une auto, mais il ne sait pas encore conduire, seulement, il n'y a que trois jours qu'il l'a. C'est une De Dion 8 chevaux, comme celle d'Achille. On ne fabrique plus ce type de voiture et beaucoup de personnes les recherchent. Achille a reçu une carte postale de Willy venant de la Dordogne. J'ai trouvé qu'il avait maigri, mais il est bien beau comme cela, s'il n'avait pas l'air si triste. Pourquoi? Le beau chien qui est près de lui est-il à vous?

Rien de plus intéressant à te dire. Mme Champion vient de mourir il y a une heure et ils sont tous bien délivrés, y compris la malheureuse femme qui était paralysée et aveugle depuis près de trois ans.

Le tramway va marcher dans quelques jours et vous pourrez venir en un quart d'heure, depuis Nogent jusqu'ici.

Ne m'envoie pas de cacao: je n'en prends plus, mais je voudrais du thé de chez Kitaï, j'en ai gardé un très bon souvenir. Le marchand demeure rue de Châteaudun, 51.

Écris-moi. Willy doit être à Paris puisque les concerts recommencent?

Tendresses vives à tous.

Votre mère.

Lolotte a trois petits chiens depuis quatre jours. Ils sont gentils comme tout et Jane aura bien de la peine à s'en séparer, mais cependant...

12 octobre 1906

Minet chéri,

J'ai reçu tes belles photos. Tu es superbe ! J'attends celles que tu me promets.

Geneviève a reçu ce matin une carte postale de Léo en réponse à une lettre qu'elle lui écrivait qui contenait des timbres et des photos. Léo donne de meilleures nouvelles de ses oreilles, mais il ne dit pas ce que le médecin lui a ordonné, ni ce qu'il pense de ce mal inquiétant. Non ! Je ne comprends pas que l'on soit si mou et si peu initiatif que Léo quand on est le fils de sa mère et frère de toi et d'Achille. Il a pris tout le côté italien de son père. L'as-tu vu ces jours-ci ?

Hier soir, Achille a failli brûler et voici comment : il avait démonté le moteur de son auto et pour se laver les mains il s'est servi d'essence puis, les mains remplies d'essence, il a pris une lampe qui était allumée et immédiatement les flammes l'ont envahi. Il n'a pas eu trop de mal – une brûlure – à la main et il s'était déjà coupé avec un accessoire de son auto. Ça va bien, comme tu vois. C'est cette hâte à vouloir tout faire qui est cause de toutes ses avaries.

As-tu lu dans les journaux l'accident de Liane de Pougy ? Si ça a endommagé sa beauté, elle doit gémir¹.

1. « Mme Liane de Pougy l'a échappé belle ! » annonce en première

Dans quelques jours, je t'enverrai des photos des petites. Elles ne posent plus bien parce qu'elles posent. La photographie ne peut plus rendre la beauté de Colette. Sa beauté est moins régulière que celle de Geneviève, mais combien elle rachète cela par l'expression ! Et puis, elle a des réflexions délicieuses, ainsi, ce matin, elle a été chercher dix francs dans sa tirelire pour les donner à son père pour acheter des pantoufles, car tu sais qu'Achille se prend d'affection pour ses vieux vêtements, aussi ses pantoufles sont dans un état lamentable ! Et à ta maman que lui donneras-tu ? Un billet de cent francs pour acheter du pain quand elle sera vieille. Cent francs ! lui dis-je. Oui, on lui rendra la monnaie. Pour son Tétin (Célestine), elle lui donnera des pièces blanches quand elle ne pourra plus travailler. Mais tout cela avec des mines et des sourires charmants. – Je vais attendre deux heures pour savoir si le facteur m'apportera quelque chose de toi. C'est égal, je suis un peu plus tranquille pour Léo, mais pas encore assez.

Le facteur ne m'a rien apporté. Je pars avec Achille à Dammarie¹.

Tendresses, mon toutou blanc, ainsi qu'à Willy. Comment est-il ? Je suis bien aise qu'il soit près de toi. Mon arthrite va bien, elle tend à disparaître.

Ta mère.

page *Le Petit Parisien* du 12 octobre 1906, après la sortie de route, au bois de Boulogne, de sa voiture. La célèbre demi-mondaine s'en tira avec une blessure à la jambe.

1. Comme on le constatera à maintes reprises, Sido accompagne volontiers son fils dans ses visites à ses patients.

30 octobre 1906

Minet chéri,

C'est entendu, je n'irai à Paris que lorsque tu seras installée¹. J'ai reçu les cent francs, mais ce sont les cent francs pour le mois de septembre parce que Willy m'a envoyé cent francs pour le mois d'août, le 8 septembre². Je ne te dis cela qu'à titre de renseignement, tu ne me donneras l'arriéré que lorsque tu le pourras. Nous allons à peu près bien et nous devons nous contenter des à-peu-près, moi surtout. Cependant, Achille n'est pas raisonnable parce qu'il se nourrit toujours mal; il mange à son bon plaisir, c'est-à-dire des salades, des tomates et radis noirs. Moi, j'ai fait une chute en avant qui m'a fortement secouée et je soigne mon bras du côté opéré, mais je vais beaucoup mieux et je me suis toujours servie de mon bras. Nous avons en ce moment un cinématographe épataant, nous y avons conduit les deux petites qui trépidaient de joie, car c'est la première fois qu'on les couche tard. Demain arrive Bostock³ avec ses bêtes: encore un événement pour les petites. Je viens de lire dans *Le Temps* que tu joueras au Théâtre de l'Œuvre le principal rôle dans le *Pan*⁴. Est-ce un

1. Colette, séparée de Willy, vient de quitter l'appartement conjugal pour s'installer 44, rue de Villejust (aujourd'hui rue Paul-Valéry). À noter: l'appartement appartient à son frère Achille qui le lui loue huit cents francs par an. La marquise de Morny – Missy – avec qui elle s'est liée, habite tout près, 2 rue Georges-Ville.

2. La disparition du capitaine Colette, on l'a vu, a laissé Sido dans un profond dénuement. Ses enfants, réunis en une sorte de conseil de famille, ont pris la décision de lui verser chacun une pension mensuelle de 100 francs.

3. Le cirque itinérant Bostock & Wombwell.

4. Du 28 au 30 novembre, au théâtre Marigny, (où le Théâtre de l'Œuvre a élu provisoirement domicile) Colette jouera le rôle de Paniska

rôle parlé? T'ai-je dit qu'Achille veut acheter une autre auto?
Une à deux places. C'est vite usé une auto pour médecin!
Écris-moi, bijou chéri.

Ta mère

6 novembre 1906

Quelques mots seulement, mon poulet blanc, pour te donner des nouvelles de nos santés qui sont à peu près bien. Achille a un clou au cou et un autre à la tempe; ils ont occasionné un peu de fièvre, mais il est mieux aujourd'hui puisqu'il rafistole son auto dans la cour. Pour moi, je masse mon bras gauche deux fois par jour et ça diminue l'enflure.

Je vais donc attendre que tu me dises à quel moment je puis aller vous voir. Je n'ai pas encore la lettre que doit m'écrire Willy, mais vos théories sur vos relations conjugales bouleversent les miennes quoique j'ai trouvé toujours que coucher avec son mari ce n'était ni propre ni convenable, mais mettre des rues et des murs entre son mari et soi est tout de même beaucoup, cependant, ma belle-sœur Caro que j'admirais fort, payait les ou la maîtresse de son mari, mon frère, qui était bien beau et bien amoureux, mais quoi...? Achille a reçu hier une lettre de Landré Martin, le père de Gabrielle Landré. Il lui demande de lui donner des renseignements sur un fond de réparations de bicyclettes et

dans *Pan* de Charles Van Lerberghe, sur une musique de Robert Haas. Pour répondre à la question de Sido: c'est un rôle parlé, mais quelques lignes seulement.

d'autos qui était à vendre ici (Leloup), son gendre cherche une machine comme ça et si ça s'emmanche, voilà Gabrielle Landré installée à Châtillon!

Tendresses, toutou chéri. Ne m'envoie pas les cinq louis.

12 novembre 1906

Chéri Minet.

Reçu *Fantasio* et ta lettre ce matin.

Tu vois, Franc-Nohain¹ dit dans son article pour toi ce que je te dis dans mes lettres. Quel dommage, quand on a un talent d'écrivain comme le tien, d'aller danser au théâtre. Enfin, il faut croire que tu y es forcée pour une chose ou pour une autre et je ne dis plus rien.

As-tu terminé ton déménagement? Mais comment vous arrangez-vous, toi et Willy pour les meubles? Et ton joli salon hollandais? Dieu! Que je suis déroutée par ce que tu me dis. Voilà que tu t'esclaffes sur les charmes de la maîtresse de ton mari. Bizarre, bizarre!

Je t'écris au milieu d'un tohu-bohu de draps, de rideaux, de châles, etc., etc. Je t'écris sur mes genoux, il n'y a plus un petit coin sur ma table qui ne soit pas encombré. Voilà ce qui est arrivé: quand il a tant plu, des gouttières percées ont laissé pénétrer la pluie dans le placard qui est derrière mon lit et qui est rempli d'un tas de choses. Cela a inondé mes draps et bien d'autres choses, mais heureusement ni mes robes ni mon linge de corps. J'ai dû sortir tout ce qui était dans ce

1. Maurice Étienne Legrand, dit Franc-Nohain (1872-1934), humoriste et poète.

placard et faire tout sécher au feu. J'en suis malade tant ça m'embête et ça me fatigue.

J'ai reçu une lettre de Juliette, elle est de plus en plus irritée contre son mari. Que n'ai-je mieux partagé entre vous deux la philosophie dont tu parais avoir de trop !

Mme Mongeon est morte, tu sais la maritorne du château des Viviens ? Elle laisse quinze cent mille francs à sa nièce qui est la femme de René Vincent, frère de Mme Chevrier et qui adresse à Jane de si brûlantes œillades.

Quoi encore, bien des choses, mais voici la nuit et il faut que je m'en aille. Je suis énervée et triste. Au revoir, trésor si beau, je t'aime et t'embrasse.

Ta mère.

20 décembre 1906

Mon toutou chéri,

Je suis indigne de toute la tendresse que vous m'avez témoignée¹. J'aurais dû vous écrire aussitôt arrivée, mais j'ai été assiégée par tous mes enfants et puis, il faut que je le dise enfin, mais vous me gênez tous tant, y compris Missy², que c'est que vous pensez que je vais mourir bientôt.

J'ai fait un heureux voyage, mais je me suis trouvée tout de même fatiguée au point de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit, mais c'est plutôt le brouhaha des deux petites. Geneviève a fait partir la toupie du premier coup : j'en étais plutôt humiliée.

1. Durant son séjour parisien.

2. La liaison de Colette avec Missy est maintenant officielle. Sophie-Mathilde-Adèle de Morny, dite Missy, née en 1863, divorcée du marquis de Belbeuf, est la fille du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III.

Le joli petit oiseau a été reçu avec joie. Jane a couru acheter une belle cage ; on l'a mis dedans et comme il s'est trouvé dans une atmosphère éclairée par un grand feu de cheminée, il s'est mis à chanter tout de suite et il chante toute la journée et le soir aussi. Jane remercie de tout son cœur Mme da Costa¹. Il a comme voisins des serins qui chantent, mais je crains que le joli rossignol n'imité le chant de ses voisins. Il aura son heure tous les jours.

Nous avons vu ta collaboration pour contribuer à la vente des billets pour ce pauvre Paulus² et je te félicite de ton succès. Nous venons de recevoir la caisse Hédiard. Nouvelle joie des enfants.

Achille , Jane et les enfants vont bien, mais pas en apparence, car ils ont plutôt mauvaise mine.

J'ai demandé à Jouannais³ s'il avait encore de l'ancienne chartreuse. Il en a encore un litre et deux demi-litres, mais... vingt-cinq francs le litre ! Je vous défends bien d'acheter cela, ce serait insensé. On en fait d'aussi bonne à la Chartreuse de Grenoble et aussi en Espagne, voilà.

J'écris en hâte et les deux petites sont autour de moi, l'une me pousse le coude, et l'autre me martèle la tête par ses cris.

Je t'embrasse, mon amour, comme je t'aime.

Toutes mes amitiés à Missy⁴ et aussi à madame da Costa.

Ta mère.

1. Une proche de Missy, sorte de dame de compagnie.

2. Paulus (Jean-Paul Habans 1845-1908), chanteur vedette du café-concert, venait de faire ses adieux le 19 décembre, sur la scène du Théâtre de la Gaîté-Lyrique.

3. Épiciers à Châtillon.

4. On notera le ton d'amitié qu'emploie toujours Sido quand elle parle de Missy dans ses lettres. Jamais un mot de blâme à l'égard de cette femme scandaleuse, ouvertement homosexuelle, toujours habillée en homme. Il est certain, maintes lettres le prouvent, qu'elle a vu en elle une protectrice capable de la remplacer auprès de sa fille.

28 décembre 1906

Minet chéri.

Je voudrais bien t'écrire un tas de choses, mais Adélaïde¹ est là ; elle bavarde tout le temps et comme elle parle fort mal parce qu'elle a des dents dans le palais, son langage est pour moi un bruit fort désagréable. Je vais malgré tout tâcher d'écrire.

Eh bien, oui, mon toutou blanc, je vous souhaite mille choses, toutes celles qui vous plairont le mieux à toi et à Missy, des truffes hors nature par leurs dimensions, à Missy des engagements somptueux parce que je sais que c'est ce qui lui ferait le plus plaisir, mais... pour toi.

Je la remercie vivement de ses souhaits sincères. Son écriture lui ressemble, pas la moindre dissimulation et de l'esprit de suite.

Tout le monde est enrhumé et je me suis bien gardée de faire autrement que les autres, mais c'est tout à fait bénin. Je continue mes allées et venues chez Achille et, malgré le verglas, je trotte. C'est bien ça, hein ? Toi, fais en sorte de ne pas t'enrhumer et ne mange pas tant de bonnes choses, ça finirait mal.

Léo est rentré fort tristement à Paris. Il est si malheureux d'être isolé qu'il parle de suicide, ni plus ni moins. Qu'y faire ? Si j'étais plus jeune et mieux en point, j'irais à Paris, mais tu le sais, les soins de mon cher grand me sont nécessaires, chez Léo je me fatiguerais trop. Il n'est pas aussi hardi pour aller chez Willy parce qu'il ne t'y trouvera pas. La chère petite a beau être accueillante... comme le sont les Anglaises² pour

1. Domestique de Sido.

2. Il s'agit de Meg Villars. La nouvelle compagne de Willy, élevée en Angleterre, laissait entendre qu'elle était anglaise. Sido n'est pas la seule à l'avoir cru.

bien des choses, ce n'est pas toi. Il y a encore ceci : c'est qu'il pense trop à cette fille qui couche avec des rivaux à côté de sa porte. Enfin ! enfin ! Tout ça me tracasse.

Le petit oiseau est fort gai et chante toujours gentiment. As-tu des nouvelles de Mme da Costa jeune ? Cette jeune femme m'intéresse, je la vois si pâle et si triste, entourée de ses quatre bébés dont elle s'occupe avec beaucoup de sollicitude et aussi avec peine. Elle est si douce et si aimable avec de l'intelligence que ça me la rend sympathique.

Écris-moi, mon toutou blanc. Je t'embrasse tout plein, ainsi que Mme Missy.

Ta mère

Sois mon interprète auprès de M. Georges da Costa et sa mère pour leur transmettre mes sincères et sympathiques souhaits.

31 décembre 1906

Minet chéri,

Reçu ce matin tes quelques mots. Vous allez avoir froid de jouer des pantomimes par cet horrible temps, je le crains beaucoup¹. Ce matin, huit degrés sous zéro.

1. Le 3 janvier Colette et Missy vont se produire au Moulin-Rouge dans la pantomime *Rêve d'Égypte*. Gros scandale, dont les échos parviendront jusqu'à Châtillon, provoqué autant par le baiser qu'échangent les deux femmes que par la présence sur scène d'une Morny. On ne sait pas ce qu'en a pensé Sido...

Léo est ici jusqu'à demain¹. Il était mieux ici qu'à Paris par ce froid et cette fin d'année; il a bon lit et bonne table, s'il n'a pas le reste.

J'ai reçu ce matin une lettre de Juliette; elle a trouvé moyen de remplir six pages qui, pour tout ce qu'elle y met, auraient tenu en trois lignes. C'est un talent que je ne saurais imiter, quelque envie que j'en aie. Ni l'un, ni l'autre ne se portent bien. Juliette, malgré de nombreux avertissements, n'a jamais consenti à modérer son appétit et la voilà au régime pour la goutte. Yvonne a toujours de temps à autre de l'albumine et Roché, oh! Roché, c'est plus grave, il tousse... trop.

Cela me ramène à toi, j'ai une peur affreuse que tu n'attrapes quelque mauvais atout sur la scène. Il faut m'écrire souvent et ne pas me mentir. Vois-tu ma Gnou, j'ai déjà eu trop d'ennuis et de chagrins, il ne m'en faut pas d'autres, ou tout craque.

Les petites sont là avec d'autres petites; elles s'amuse avec la toupie chantante et je dois à Mme de Morny quelques moments de calme. Achille est en route avec un cheval, ce que ça m'emb...! Il y a une épidémie sur les chevaux en ce moment. Ils tombent paralysés; notre voisin en avait loué un à Salmon, il a eu le désagrément de le voir tomber mort dans ses brancards (sept cents francs de perdus).

Au revoir bijou chéri. Nous t'embrassons tous comme nous t'aimons. Dis à Mme de Morny que je n'oublie pas ses délicates attentions pour mon Léo et toutes celles qu'elle a eues pour moi pendant mon séjour à Paris. Je lui témoigne ici toute ma reconnaissance, mais qu'elle veille sur toi!

Ta mère

1. Cette information contredit ce que dit Sido, à propos du départ de Léo, dans la lettre précédente. Sans doute a-t-il changé d'avis au tout dernier moment.

As-tu reçu une lettre de faire-part du décès de M. Duban et auras-tu écrit à Marie¹?

1. Marie Duban, camarade d'enfance de Colette.

1907

18 janvier 1907

Minet chéri,

Tu es fâchée contre ta maman? Ce n'est pas possible et je ne veux pas. L'annonce de votre divorce a paru dans *Le Temps*¹.

Cela ne m'apprend rien et je ne le regrette pas autrement mais je crains que tu ne te trouves dans des embarras d'argent. Willy n'invoquera, comme je le pensais d'ailleurs, que ton départ du « domicile conjugal » et cela est préparé de longue date comme je le pensais, mais mon toutou adoré sache que tu as « une retraite² » ici, comme disent nos paysans de la Puisaye. Il faut que je te parle intérêts à présent si ennuyeux que ce soit. Vous avez donné dix mille francs sur la maison mais c'est Willy qui a signé le reçu. Comment arranger cela pour que cette maison te reste³? Ça m'embêterait que cette maison que tu aimes et où tu as passé ton enfance tombe en d'autres mains. Écris-moi.

Je pars pour Charny lundi.

Nous allons tous bien.

Je t'aime et t'embrasse

Ta mère

1. La séparation de biens interviendra le 13 février entre Colette et Willy. Mais le divorce ne sera prononcé que le 21 juin 1910.

2. Une retraite.

3. Pour les questions touchant à la propriété de la maison de Saint-Sauveur, voir la préface.

Dimanche 20 janvier 1907

Minet chéri.

Tu ne m'écris pas, je ne peux pas durer comme ça. Tu manques de confiance en moi, en nous pourrais-je dire.

Crois-tu que toutes ces histoires nous laissent indifférents¹? Qu'est-ce que cet article du *Matin*? Pourquoi te laisser rouler à ce point? Tu n'es pourtant pas la première venue! Si mon caractère logique me sert bien il me semble que l'on t'a poussée à faire des choses pour avoir le droit de te flanquer à la porte. Tu finiras par être plus misérable que je ne le suis. Il me semble que tu dois voir clair en tout ça, qu'est-ce qui va te rester de ce que tu possèdes? Les Monts-Boucons sont-ils à toi²? La maison de Saint-Sauveur est-elle à toi? Pourquoi te faire l'esclave de tout ce monde? Pardonne chérie de te parler ainsi mais j'ai horreur d'être dupée par des gens qui ne me valent pas et toi c'est moi. Je pars demain pour Charny, tu peux m'adresser tes lettres là: il n'y a que moi qui les lis. Ne va pas me dire que je « m'emballe » c'est ton avenir et ta vieillesse qui m'inquiètent.

Je t'embrasse mon pauvre trésor, comme je t'aime et tu sais combien.

Ta mère

1. Les histoires entourant la séparation du couple, dont la presse se fait largement l'écho.

2. Les Monts-Boucons (Casamène dans *La Retraite sentimentale*), propriété franc-comtoise achetée par Willy en 1900, où Colette fera de nombreux séjours jusqu'en 1905.

Sache bien une chose, c'est qu'il ne faut compter que sur soi en ce monde. Tu es encore jeune et forte, ne te laisse pas duper. Je trouve qu'on se hâte beaucoup de bâcler ce divorce sans nous et que tu es le dindon de la farce.

Tu te souviens que tu as cinq mille francs à reprendre sur ton contrat ? En outre dis-moi si la séparation de biens a été suivie d'une liquidation concernant tes reprises, et si dans ces reprises se trouvent compris les dix mille versés pour la maison de Saint-Sauveur. C'est seulement s'il en est ainsi que la vente pourra être maintenant faite en ton nom. Si donc la liquidation a été faite donne-moi le nom et l'adresse du notaire, c'est Monsieur Grégoire¹ qui demande tout cela. Ce sont là des choses très importantes, et dont il faut absolument que tu t'occupes immédiatement.

28 janvier 1907

Minet chérie

Je suis rentrée hier seulement de mon voyage à Charny. J'ai trouvé ta lettre en rentrant avec les cent francs dont je te remercie, avec ce que m'a donné Juliette tout ça me remet à flot.

Si je te dis tout ce que je croyais devoir te dire dans ton intérêt c'est que j'avais peine à croire Willy si malheureux. C'est par déduction que je procède. Comment veux-tu que je croie un homme dans une si profonde misère quand je lui vois tant de monde sur les bras, y compris la jeune Anglaise ?

1. Me Grégoire, notaire à Saint-Sauveur.

Un coupé à sa disposition, Boulestin et Diard¹? Enfin, je suis trop logique pour démêler tant de paradoxes dans votre manière de vivre. Vois-tu mon trésor chéri, puisque tu as une corde à ton arc, un réel talent d'écrivain, ne compte que là-dessus car ta position actuelle est fragile et tu as des ennemis (Missy a une famille). Réfléchis mon toutou et pense à l'avenir. Rien n'est plus triste qu'une vieille misérable.

J'ai donc passé un peu plus de cinq jours chez les Roché. Ah! mon chéri, quel enfer que ce ménage. Juliette torture ce colosse de Roché jour et nuit! Sa jalousie veille continuellement. Je ne puis la comparer qu'à la jalousie de ta grand'mère². Juliette poursuit son mari jusque vers la porte des lieux. Quand la bonne entre dans la chambre où nous sommes, il faut que Roché baisse la tête et s'il a le malheur de jeter un regard dans la glace elle dit que c'est pour regarder la bonne. Ah! chère, quelle vie, quel supplice. Il n'y a rien à lui faire entendre.

Roché est très souffrant et j'ai mauvaise idée. C'est le cœur qui est malade et ce malheureux a d'autres tares : la tuberculose je le crains. Figure-toi que Roché a dû se coucher et il appelle Juliette pour qu'elle lui prépare une potion, mais elle s'aperçoit que la bonne n'est pas en bas alors en portant la potion à son mari elle inspecte tous les coins de sa chambre pour voir si elle n'est pas cachée; et cependant Roché est là, dans son lit qui halète.

Oh! non tout plutôt qu'être possédée par la jalousie. Ça va mal finir. Écris-moi mon toutou blanc Nous t'embrassons comme nous t'aimons.

Ta mère

1. Marcel Boulestin, secrétaire de Willy; Alfred Diard, un de ses collaborateurs.

2. La mère du capitaine Colette.

2 février 1907

Minet chéri,

Tu as du courage mon pauvre chéri de te laisser limer, forer les dents comme tu le fais ! Si c'est durable au moins. C'est qu'on ne peut vous endormir pour ce genre d'opération.

Je suis contente que la petite médaille ait fait plaisir à Missy.

J'arrive de l'église où j'ai assisté à une messe de mariage et ce soir j'assiste au dîner. C'est une ouvrière de Jane et de moi : je n'ai pas osé refuser mais il fait bien froid.

Je veux te dire ceci mon toutou chéri. Jane doit aller à Paris pour affaires et elle emmène ses deux petites pour les présenter à sa famille ; des mesdames de ci et des messieurs de là, mais tu voudras bien leur offrir l'hospitalité dans ton appartement de la rue Villejust. Tu n'y es pas, ça ne te gênera pas beaucoup et je suis sûre que tu rendras service à Jane et à tes nièces. Elles ne dérangeront rien dans ton appartement. Tu as à réparer le : « Dites que je ne suis pas là », de la rue de Courcelles. C'est moi qui te prie d'écrire à Jane pour l'engager à profiter de ton appartement momentanément vacant. Jane montrera tes nièces à Missy. Tu n'as qu'aujourd'hui dimanche pour écrire à Jane ; ta lettre arrivera lundi. Elle sait que je t'écris.

Achille est à Montargis pour... ses dents. Il n'a pas lu ta lettre.

Roché est toujours très souffrant ; il a un remplaçant. Willy malade, Roché aussi, tout ça n'est pas gai.

Francine¹ sera là ? Elle sera contente d'avoir pendant deux ou trois jours des bébés à soigner.

1. Femme de chambre de Colette.

Je t'embrasse comme je t'aime mon trésor chéri. Amitiés
à Missy.

Ta mère

Écris bien vite mon toutou.

11 février 1907

Minet chéri,

Ne t'inquiète pas de mon éruption, elle n'aura qu'un temps, quand elle sera tout à fait passée je te dirai qu'elle était sa nature, mais je souffre de savoir que tu souffres tant de ta mâchoire. La dent de sagesse aurait dû être enlevée et je suis étonnée que ton praticien dentiste n'ait pas pris ce parti car cette dent n'a qu'une racine et s'enlève très facilement, il est d'ailleurs encore temps.

Jane t'a dit que sa sœur avait hautement revendiqué l'honneur de l'héberger, elles auraient été si bien chez toi. Geneviève est plus réellement belle que Colette mais elle n'est pas très, très bien portante et ça lui ôte de sa beauté! Elle est si bien faite mais ce n'est pas la même forme que sa mère. Ce qu'elles ont de charmant ce sont le dos, les épaules et les bras et cela toutes les deux. Comme j'écris mal! C'est que j'écris sur mes genoux.

Il fait moins froid. Dieu soit loué et... ma maison aussi dirait un propriétaire.

Au revoir bijou chéri. Fais arracher ta dent de sagesse et puis que fait une dent de sagesse dans ta bouche!

Mais Jane devait être rentrée mercredi, c'est donc changé?

Tendresses mon toutou chéri et amitiés à Missy et à tante Coco¹.

Envoie-moi le livre du chevreuil² ou remets-le à Jane.

Oui, c'est ce qu'il y avait à craindre dans l'aventure : l'ennui de Willy de ne plus être surmené de travail. Tant de pensées tourbillonnent dans son cerveau et s'il ne peut le décharger, le bagage est lourd à porter. Je n'ai pas de nouvelles de Charny.

Je n'ai pourtant pas pour habitude d'embêter mes congénères en leur racontant mes rêves mais celui-ci n'est pas banal et pourra amuser Missy puisque son illustre ancêtre en est le héros.

J'avise donc, en mon rêve un long nuage noir sur lequel était étendu Napoléon 1^{er} : en regardant bien, j'aperçois qu'il lit une lettre de faire-part d'un deuil et j'en fais la remarque à quelqu'un près de moi et je dis : « Oh ! bien certainement il va nous la montrer. » En effet, le nuage se rapproche et Napoléon nous fait lire, mais je ne puis lire que trois lettres que voici A. M. V. et puis le nuage remonte avec Napoléon toujours étendu dessus. Tout cela me paraissait le plus naturel du monde, comme toujours dans les rêves.

16 février 1907

Minet chéri,

J'aime à croire que ton supplice est terminé, je veux dire que toutes tes dents sont réparées. Tu as du courage chère, mais tu as bien d'autres courages et celui-là est encore plus méritoire que le courage contre la douleur physique, celui

1. Tante Coco : Mme da Costa.

2. Sido écrit bien : « le livre du chevreuil ». Il faut sans doute lire : le livre de Mme Chevreuil.

de la douleur morale. Tu aimes Willy, et beaucoup dis-tu, et il part en compagnie d'une jeune et jolie femme? Je puis t'assurer que nous nous ressemblons sur beaucoup de choses comme nous nous ressemblons de visage, mais tu as une mentalité en ce qui concerne les relations conjugales qui est loin d'être la mienne, et c'est ce qui fait que je juge Willy tout autrement que toi et que je te fais de la peine en te parlant de lui comme je le fais, mais c'est, sans doute, que tu ne me confies pas tes secrètes pensées; et puisque tu ne le fais pas, c'est que tu ne le veux pas¹. J'ai donc écrit à Willy aussi affectueusement que possible, je n'ai pas sa réponse. Tu me dis qu'il est parti pour Capri, c'est un beau voyage.

Jane est revenue hier avec les petites; elles avaient l'air fatigué surtout Jane. Elle est pourtant très heureuse d'avoir enfin revu sa famille et cela se comprend.

Tu vas reparaître sur un théâtre et cela me peine pour mille raisons, la première c'est que tu n'as pas ce qu'il faut pour réussir sur une scène. Ce que je te dis peut te fâcher mais j'ai la conviction que ce que je te dis est vrai. Tu vas encore me dire que tu as besoin de «gagner ta vie» mais les frais de costumes absorbent et au-delà l'argent que tu peux gagner. Me trompé-je?

Jane t'a parlé de cette éruption à la peau dont j'ai terriblement souffert? Elle ne t'a pas dit d'où cela me venait? Alors n'en parle pas dans ta prochaine lettre. Elle avait demandé un petit fox-terrier aux Hardÿ de Périni; comme

1. Ici commence ce que Pierre Varenne appelle la «Lune de miel de la rupture» – sorte de marivaudage souvent douloureux, toujours surprenant, dont on suit les progrès, les feintes et les dérobadés dans la correspondance qu'échangent les quatre comparses (Colette, Willy, Missy, Meg Villars) et leurs amis, pendant plusieurs années. Bien sûr, Sido est tenue à l'écart et même dans l'ignorance totale de tout cela. Voir à ce propos Gérard Bonal et Michel Remy-Bieth, *Colette intime*, éditions Phébus, 2004.

on avait beaucoup tardé à le lui donner elle n’y comptait plus quand, il y a trois mois, on lui envoie ce petit fox mais couvert de petits boutons et Jane ne trouve rien de mieux pour soulager la souffrance de ce chien que de me le planter sur mes genoux. Ne sachant pas de quelle nature étaient ces boutons je ne m’en suis pas méfiée, mais c’était la gale ! Celle qui se communique à l’homme et je l’ai attrapée d’une façon terrible ! Achille, malgré que je me plaignais souvent, ne tenait aucun compte de mes plaintes sans doute parce qu’il était à cent lieues [de penser] que ce pouvait être cette maladie quand, enfin, il a daigné examiner plus attentivement ces boutons. Oui, mais il était trop tard et il a fallu un traitement de cheval et dont j’ai énormément souffert pour venir à bout de cette horreur. Je vais mieux et c’est heureux car je prenais des idées noires. On a donné le petit chien au vétérinaire qui lui a fait une piqûre et il s’est endormi tout doucement pour toujours. C’est que la bonne a été atteinte aussi. Elle est guérie. Ne dis rien de cela dans ta réponse à ma lettre.

Il fait enfin moins froid et ce n’est pas dommage. Achille est surmené au possible par tant de gripes qu’il en est souffrant.

Au revoir cher toutou. Je t’embrasse comme je t’aime.

Ta mère

Souvenir affectueux à Missy et tante Coco et à Madame Lucenay¹.

Il fait trop nuit pour que je relise ma lettre.

1. Dans *Mes apprentissages* Colette évoque l’amitié d’«une petite-fille du marquis de Saint-Georges qui signait “Henri de Lucenay” les romans d’aventures lointaines qu’elle écrivait, résignée, pauvre, au coin d’un feu maigre de pension de famille»... Ses œuvres ont laissé peu de traces : *Les Portes de bronze*, *Ce qu’on dit au fumoir*, *La femme qui mord*... On peut penser qu’elle a servi de modèle au personnage de Marco dans la nouvelle *Le Képi*.

17 février 1907

Minet chéri.

Reçu ce matin le billet de cent francs. Merci toutou blanc. Alors tu refais du théâtre et ma lettre que tu as reçue ce matin ne changera rien à ta résolution¹? Elle n'aura pour tout résultat que de t'embêter? et je ne veux pas t'embêter.

Ce que tu dis de Missy m'épate. Mais elle ne doit jamais s'ennuyer étant douée comme elle l'est!

Pas de frais de costumes à l'Olympia! Tu porteras donc des vêtements que d'autres ont déjà portés? Je me méfie des contagions à présent et pour cause. Non! il ne manquait plus à ma collection que d'avoir eu la gale! C'est bien la dernière maladie à laquelle je pensais. Soyez donc chez un médecin, mais le pauvre a été assez malheureux.

Je t'embrasse mon toutou comme je t'aime. Bons souvenirs à Missy et tante Coco.

26 février 1907

Pauvre Minet chéri!

C'est affreux cet arrachement de dents et tu vas en être malade quelques jours sûrement.

Moi qui te disais que cette dent de sagesse était des plus

1. Ce même jour, Colette écrit à Willy: «Je vais sans doute rentrer à l'Olympia. [...] Mille francs par mois... c'est pas le Pérou, mais j'aurais mauvaise grâce à ne pas m'en contenter.» Ce projet n'aboutira pas.

faciles à enlever. J'ai dû les faire enlever aussi et comme je n'avais que le docteur Pomié¹ pour dentiste ça allait plutôt mal et puis il ne savait pas. Est-ce qu'il t'en reste de ces dents dites « de sagesse » ? J'en serais désolée. Je me suis décidée à me faire arracher les dernières de cette espèce par les Rémond-Lajarisse, c'étaient des forains qui faisaient le tour de France. Jamais, non, jamais aucun dentiste ne m'a arraché des dents aussi gentiment. Ce n'était pas sur l'estrade et au son du tambour que ce forain m'arrachait mes dents, non, on me faisait l'honneur de me faire entrer dans « le salon » qui était aussi la chambre à coucher et ça sentait le cabinet de toilette à odeurs fortes : musc, patchouli et eau de Botot... un tas d'horreurs.

Je suis contente, mon amour, que tu aies près de toi une amie qui te soigne tendrement ; tu es si habituée à être gâtée que je me demande ce que tu deviendrais si tu ne l'étais plus.

Il fait froid Minet ; il y avait de la neige ce matin. Il est près de quatre heures après-midi et il fait du brouillard. J'ai les pieds gelés et je viens de faire du feu dans ma chambre et aussi une tasse de thé du délicieux thé que tu m'as donné et je le bois dans une tasse de Chine, puisque je n'en ai pas d'autres chez moi. Cela me plaît car il n'y a rien qui me déplaît plus comme de boire dans un verre qui ne soit pas en cristal ou de manger dans une assiette ébréchée.

Non, je n'ai pas de lettre de Willy et puis, et puis... ça doit l'embêter de m'écrire. Je n'ai pas reçu ton livre ni celui de Mme Lucenay. Ce sera pour demain. Je me suis couchée hier soir à une heure et demie du matin. Pourquoi ? Hélas ! j'ai dû assister à une « soirée récréative » donnée par l'institutrice. Elles ont interprété *La Poudre aux yeux* de Labiche et trop d'autres choses. Dieu ! que d'imbéciles en ce monde ! Les mères des élèves, sous prétexte qu'elles donnent trois francs

1. Le docteur Pomié, médecin à Saint-Sauveur et ami des Colette.

par an comme membre du Cercle de jeunes filles, mettent la malheureuse institutrice au supplice par leurs exigences autoritaires ; nous voulons ceci, il faut faire cela ; vous faites des préférences, etc. etc. Elles lui lancent le maire à la tête (si ça pouvait être physiquement au moins, ça la soulagerait !). Jane fait chorus avec toutes ces laveuses de vaisselle et ces vachères, note que je suis Présidente de ce Cercle... vicieux.

J'ai reçu une lettre d'Yvonne Roché ; elle me dit que son père va un peu mieux. Il se bat avec son auto. Ce n'est pas fait pour lui ce genre de locomotion, car il lui est tout à fait impossible de se mettre comme ton frère à approfondir tous les petits mystères d'une auto.

Il y a toujours beaucoup de personnes grippées ici et aux environs et mon pauvre grand est bien surmené. Je l'ai à peine vu aujourd'hui.

A-t-on rien vu de plus bête que cette Jane avec son itinéraire pour aller de la rue Villejust à la rue G. Ville ! Tu crois peut-être qu'elle a reconnu son erreur au vu de ton tracé ? Jamais de la vie ! Ses mensonges, son entêtement et son genre de conversation me rendent triste et je suis forcée de sourire bêtement à toutes les bêtises qu'elle dit.

Au revoir mon douloureux amour. Je t'embrasse comme je t'aime. Affectueux souvenir à Missy et à tante Coco et aussi à l'intéressante et jeune madame da Costa.

Ta mère

2 mars 1907

Minet chéri,

Il est cinq heures du matin et je t'écris à la lueur de ma lampe et d'un incendie en face de chez moi, tu sais, la grange de Mme Moreau? On y a mis le feu bien certainement, elle était remplie de fourrage et de blé.

Je me doute qui et ce doit être un ouvrier qui a battu tout l'hiver dans cette grange, ce qui l'a empêché de chercher son pain.

Je lisais ton livre¹ mon toutou quand j'entends un bruit étrange... mais quel vent tout à coup me dis-je et je vois à l'instant une lueur éclairer mes fenêtres. Les pompiers sont là, dans mon jardin, ils piétinent mes beaux fraisiers, il tombe du feu sur mon poulailler.

Comme je ne suis utile à rien pour cet incendie, je vais prendre le café. Tout de même, si le vent au lieu d'être à l'est avait été à l'ouest, ma maison prenait feu. Personne n'est venu de chez Achille; ils dorment sans doute. Donc je lisais ton livre que j'ai reçu hier soir avec sa dédicace subjective... Merveilleusement écrit, chère... Et le petit avertissement²? Tu remues des souvenirs plutôt pénibles. Ton œuvre plaira à un public spécial, intelligent et averti, mais tout ce que tu écriras sera surtout apprécié par les intellectuels. Écris, mon

1. *La Retraite sentimentale*, publiée aux éditions du Mercure de France en février 1907.

2. En tête du volume, Colette a fait inclure l'avertissement suivant : « Pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la littérature, j'ai cessé de collaborer avec Willy. Le même public qui donna sa faveur à nos six filles... légitimes, les quatre *Claudine* et les deux *Minne*, se plaira, j'espère, à *La Retraite sentimentale*, et voudra bien retrouver dans celle-ci un peu de ce qu'il goûta dans celles-là. »

cher toutou blanc : ta voie est là. J'ai reçu en même temps le livre de ton amie Mme Lucenay ; j'ai lu le commencement pendant qu'Achille lisait ton livre. Je dois dire que j'ai dû relire ce que j'avais lu pour bien comprendre et me mettre les personnages en tête.

Qui envoie le livre de Mme Lucenay, est-ce toi ou est-ce elle ? Dis-le moi. Oh ! ces pompiers ! Comme ils piétinent mon jardin ! Je les vois car voici le jour.

Hier, j'ai eu une grande colère qui m'a donné des battements de cœur jusqu'au soir. Voici : Jane s'est familiarisée avec ce Viot, vétérinaire, elle y passe des après-midi entiers, mais à cause d'Achille elle est bien aise que je l'accompagne de temps à autre, mais ce Viot est un malotru dont j'ai horreur, comme de tous les malotrus – sa femme est ce qu'il y a de mieux ici, ainsi que sa mère. Achille soigne toute cette nombreuse famille pour rien depuis des années, eux ont toujours plusieurs chevaux chez eux et, par conséquent, beaucoup d'engrais ; ils nous en offrent très obligeamment et avant-hier je lui dis – à Viot – pouvez-vous nous donner quelques brouettes de fumier pour faire des bâches ? Oui, me dit-il, envoyez le domestique en chercher. Très bien. Je le remercie de son obligeance et il me dit cette insolence : « Oh ! vous ne devez pas me passer la main sur le dos, vous êtes trop vieille, ah ! si vous étiez plus jeune... » Dans le premier moment je ne savais que répondre, puis le lendemain je réfléchis à ça et quand Georges m'apporte le journal je lui dis : « Portez ce billet à Viot et dites-lui que je ne veux pas de son fumier et si il l'envoie je le fais jeter à la rue. »

Je ne lui ai tout de même pas donné le billet à porter, car c'eût été une rupture trop brusque et puis je voulais le faire voir à Jane. Je n'avais pas raconté l'histoire à Achille car il aurait été souffleter l'imbécile, mais voilà où ça se complique. Georges raconte à Jane que je lui ai donné l'ordre d'aller dire à Viot que je ne voulais pas de son fumier (il n'y avait pas

été!). Jane lui dit: «N'y allez pas, j'irai moi.» Ceci me fâche et je lui dis: «Eh bien, j'y vais.» Et vite j'ôte mon petit tablier à poches dans une desquelles j'avais mis le petit billet destiné à Viot. Je le mets sur la cheminée et je quitte un instant le salon, pendant cet instant Achille prend mon billet et le lit! À ma rentrée il me dit: «Qu'est-ce que c'est que cette histoire et pourquoi ne m'en rien dire? – Oh! rien», dis-je (heureusement, je n'avais pas, dans le billet, rien dit à propos de *Vous êtes trop vieille*, etc.) Je ne faisais allusion qu'à *Passer la main dans le dos*, sans cela nous avions une bagarre. Et Achille me dit: «Mais ce billet est fort bien et il faut l'envoyer tout de suite, tout de suite.» Mais Jane s'interpose et dit: «J'y vais, moi.» Et comme Achille devait partir en campagne bien vite, ça a fait l'affaire de Jane: «Vraiment, me dit-elle, vous vous fâchez pour bien peu de choses.» Il est vrai qu'elle en a entendu de plus fortes que celles-là et qu'elle digère très facilement. Et puis, pour finir, il y a longtemps que ce monsieur m'embête.

Au revoir, amour chéri. Je t'embrasse comme je t'aime.
Amitiés à Missy et à tante Coco.

Ta mère

Jane a donc été chez Viot et cet imbécile lui dit: mais je n'ai pas voulu insulter Mme Colette, c'était pour plaisanter. Ah! bien, dis-je, s'il m'avait dit cela pour m'insulter, je lui aurais envoyé ma main sur sa vilaine figure.

Il est huit heures et ça brûle toujours et les malheureux rats courent de tous côtés.

7 mars 1907

Minet chéri,

Tu ne m'écris pas ? Parions que tu es malade par toutes les opérations que tu as subies pour tes dents ? Cela est fort probable étant donné la forme de la dent arrachée. J'ai, depuis le jour où je t'ai écrit, terminé la lecture de ton livre. Tout en ne me donnant pas la clef de votre séparation il me semble que tu as beaucoup souffert mon pauvre trésor et tu ne m'as jamais rien dit. Mais, dis-moi, c'est bien, à n'en pas douter, de toi et Willy qu'il s'agit dans ce roman, et la fin, que je trouve admirable, n'est point faite pour être agréable à Willy ? Car, l'appeler « un vieillard » est bien ce qui peut le plus lui déplaire. Enfin, pour tant de choses j'erre et ne puis faire que cela. J'ai lu le livre de madame Lucenay ; je l'ai lu avec un vif intérêt ; il est écrit avec clarté et sans chercher les grands effets.

Que d'années de bonheur auxquelles elle avait droit ont été perdues ! et si charmante cependant. Elle a souffert dans ses plus chères affections : sa mère, son fils qu'on lui enlève... c'est trop !

Je trouve la plupart des femmes meilleures que moi. D'abord l'injustice me met en rage et... je tape.

J'ai assisté, en partie, au mariage de la fille unique de ces Loteau qui demeurent en haut du Puyreault. Tu ne te souviens plus sans doute ? La mère est la sœur des Omer, tu sais, la bouchère ? Elle a épousé un Corse Monsieur Jacobi. Il est venu la dénicher ici sur les indications d'un ami à lui. Il faisait le voyage de Paris ici deux fois par semaine. Cette jeune fille a été élevée ici et ses parents font valoir des terres qu'ils ont dans les environs, si bien que cette jeune fille sait tout faire : traire les vaches, faire le vin (ils ont des vignes), la cuisine et tout ce qui s'en suit. Elle fait de délicieux ouvrages de main ;

elle a une jolie voix fraîche et chante à l'église. Je l'ai observée pendant tout le temps des emb... qui accompagnent un jour de noces, elle s'occupait de tous ses invités avec une bonne grâce étonnante, leur demandant s'ils n'avaient besoin de rien et disant (c'était le soir) : « Choisissez je vous en prie, il y a tout ce que vous voudrez. » Et, de fait, j'ai rarement vu une telle profusion d'excellentes choses à manger et à boire. Elle est grande, blonde et fraîche à plaisir et, avec cela, très grand air. Tu trouves que je te parle bien longuement de cette jeune personne que tu ne connais pas ? Oui, mais c'est parce que j'étais si loin de m'attendre à trouver tant d'aisance chez cette jeune fille élevée par son père et sa mère qui sont plutôt des paysans. Son mari donc, est corse ; il avait de ses parents ici qui sont tous corses et, sur quatre, il y en a deux dont le prénom est « Napoléon ». À cela rien d'étonnant, n'est-ce pas ? Il a un oncle qui est au Sénat ; c'est un Jacobi aussi. Le marié est employé aux archives du ministre de la Marine.

J'ai reçu hier une lettre de Juliette ; elle me dit qu'elle a des scènes avec son mari qui sont presque tragiques et que « même sa fille » est obligée de reconnaître que son père a tort. Ce « même ma fille » est à retenir. Vois-tu, Roché déteste sa femme et il voudrait bien s'en débarrasser par des moyens... doux si j'ose parler ainsi. Et, de fait, elle a une maladie de cœur ce qui doit le réjouir.

Elle voudrait bien divorcer (il est heureux que je n'aie que deux filles) mais il ne le veut pas. Tout ça m'attriste et je n'y puis rien. Alors écris-moi. Comment va Léo ? Les petites vont bien ainsi qu'Achille et Jane. Le matin Achille fait ses courses¹ et l'après-midi il raccommode les accrocs de son auto. La grange en face de chez moi fume toujours.

Au revoir mon bijou chéri Dis-moi comment va Willy et où est-il ? Je t'embrasse comme je t'aime ; n'oublie pas de

1. Sido veut dire : ses visites à domicile, chez les patients.

transmettre mes amitiés à Missy et à tante Coco ainsi qu'à ses enfants.

Ta mère

8 mars 1907

Minet chéri.

Tu me demandes si j'ai reçu *La Retraite sentimentale*... Mais je t'ai écrit deux fois depuis que je l'ai lue ! Ta petite chienne si merveilleuse te fait perdre la tête. Tu me dis que lorsque je la verrai ici ou à Châtillon... Tu me donnes l'espoir que je te verrai ici alors ?

Je ne vois pas l'annonce de ton livre dans aucun journal, pourquoi ?

En revanche je vois l'annonce d'une comédie de Monsieur Henri G. Villars et dont madame A. de Polignac a écrit la musique¹. C'est dans *l'Écho* que j'ai vu cela. Écris-moi toutou chéri et donne-moi quelques explications. As-tu reçu ma lettre d'hier ?

Que faire pour la grippe de Missy ? Elle a eu force tourments et cela l'a déprimée et cette sale maladie est tombée sur elle parce qu'elle a trouvé un terrain moins solide. Il faudrait réveiller l'appétit.

Au revoir mon toutou chéri. La semaine prochaine je vous envoie des œufs frais.

Oh ! emmène Francine surtout.

1. *La Petite Sirène*, conte lyrique de Willy, musique d'Armande de Polignac.

Samedi 9 mars 1907

Oh ! non. Tu restes trop longtemps sans m'écrire !

Tu peux être malade et je n'en saurai rien. Tu me caches déjà tant de choses de ta vie, même de gros événements. Tu écris le plus souvent le dimanche. Tu vas donc m'écrire demain ?

Ton livre fait-il son chemin ? Il a fait pendant tant de jours un si sale temps que ça vous donne des envies de mourir.

As-tu vu Léo ?

Ici, rien de saillant. Hier soir nous discutons sur cette merveille qu'est le phonographe, à propos d'un article dans *La Nature* sur leur fabrication, et je disais à Achille : « On devrait parler dans un phonographe et dire des choses qu'on a l'habitude de dire, par exemple, moi, pour ne pas chercher plus loin, je dirais ce que je dis en arrivant ici, vers midi, aux petites : "Bonjour bijoux, bonjour beautés" – et vous pourriez m'entendre alors que je serais morte depuis longtemps. » Et Achille de sursauter sur son fauteuil, et avec une expression anxieuse : « Oh ! non, maman, pas ça surtout ! » Le cher grand a dit cela avec un tel élan que j'en ai été émue.

Écris-moi. Et Marigny¹ ?

J'ai eu une lettre de Juliette, elle se plaint fort et je crains bien qu'elle n'ait réellement une maladie de cœur.

Je t'embrasse mon toutou blanc, comme je t'aime.

Ta mère

As-tu des nouvelles de Willy ?

Amitiés à Missy et à la famille da Costa.

1. Voir lettre du 29 mars 1907.

16 mars 1907

Minet chéri

J'ai reçu ta lettre et ta carte ce matin. J'étais déjà fort ennuyée de ne rien recevoir et de te savoir si loin de moi.

Tu me parais enchantée de la vie que tu mènes; tu emploies le besoin d'agir qui est en toi¹. Tu ne tiens pas cela de ton père qui s'accommodait fort bien de la vie contemplative: il était né pacha ou curé ce qui me semble pareil.

Hier j'ai expédié à Missy quatre douzaines d'œufs frais. Je lui ai écrit quelques mots pour l'encourager à en manger beaucoup, ce qui lui fera du bien, car je connais trop l'action déprimante de cette sale maladie, influenza ou grippe pour l'avoir eue pas mal de fois, mais je suis comme le Phénix, je renaissais de mes cendres. Mais, c'est pas tout ça, voilà qu'on signale des cas de variole noire à Paris et tu te feras vacciner tout de suite en rentrant à Paris; c'est que ça ne rit pas cette peste-là, et il faudra être très prudente et soigner les vaccins, c'est-à-dire ne pas les gratter ni trop se laver. Ici rien de bien nouveau; il fait même toujours mauvais temps, cependant moins froid aujourd'hui heureusement.

As-tu lu le numéro du 9 de ce mois de *Froufrou*? On me l'a envoyé de Paris pour un article signé d'une femme et intitulé «La peur de l'être»? On le dirait écrit par toi, mais ce n'est pas toi, sans doute? Parle-moi de cela.

Quand m'amèneras-tu ta merveille de chienne, mais fais attention, c'est le moment de folie chez les chiennes et souviens-toi de l'adorable Mirette.

As-tu aperçu les Rosim²...?

1. Colette est à Nice où elle joue *Rêve d'Égypte*, du 13 au 16 mars.

2. Les Rosimond, voisins des Colette à Châtillon, sont cités dans la dernière partie de *Sido*, intitulée «Le Capitaine».

Nous allons tous bien ici. Achille a beaucoup souffert de ses dents et de ses furoncles, tous à la figure et avec cela une quantité de courses et de malades. Pauvre cher grand.

Écris-moi sitôt que tu auras un instant.

Je t'embrasse mon toutou adoré comme je t'aime.

Ta mère

Si tu vois encore Willy embrasse-le pour moi.

20 mars 1907

Minet chéri,

Te voilà fière de tes succès mais tu ne les voles pas car tu les paies au prix de beaucoup de fatigues, aussi je crains le surmenage surtout que tu vas recommencer à Paris. Tes lettres sont toute ma joie mon trésor chéri.

J'ai reçu une lettre de madame de Lucenay, dans laquelle elle fait de toi un éloge infini; comme mère elle sait combien cela me fait plaisir d'autant plus que tu les mérites.

Oui-da, Rosim... a osé t'offrir à souper! Quel imbécile! et puis si dégoûtant. Quand il est astiqué il est à peu près présentable, mais c'est le matin qu'il est affreux!

Les bonbons sont arrivés et presque mangés, mais Geneviève va t'en accuser réception. C'est plus joli que bon, ces fruits conservés mais c'est séduisant.

Sais-tu qui a écrit cet article dans le *Froufrou*? Willy a dû en être fâché? Missy a tué sa grippe et c'est fort heureux car quand cette maladie se cramponne à vous on ne sait pas quand elle vous lâchera, j'en sais quelque chose. Je n'ai pas été enrhumée

de tout l'hiver mais je le suis en ce moment et ça m'emb... Je n'ai pas besoin de ça pour m'ennuyer. Je vois peu de monde et je ne trouve rien à dire avec Jane qui d'ailleurs est presque toujours dehors, et Achille est toujours très occupé.

J'espérais que Léo viendrait passer quelques jours ici à Pâques mais il va à Bruxelles. Et toi, quand viendras-tu nous voir ici ?

Au revoir toutou chéri, écris-moi.

J'ai reçu la lettre de Missy ; je suis contente que mon envoi lui ait fait plaisir.

On n'a pas beaucoup de bonnes choses à envoyer d'ici. Les volailles sont bien plus chères qu'à Paris, dix francs une paire de méchants poulets !

Je t'embrasse comme je t'aime et j'envoie un affectueux bonjour à Missy et à la famille da Costa.

Ta mère

Tu auras tout de même fait un beau voyage et ça te donne des idées pour tes futures œuvres.

24 mars 1907

Minet chéri,

Reçu hier les cent francs et les photos. Merci chéri. J'ai voulu t'écrire hier étant chez Achille, chose qui m'est toujours difficile même quand j'y suis seule, mais hier, au moment où j'avais écrit deux lignes, les petites se sont précipitées sur moi disant qu'elles voulaient t'écrire aussi. Il m'a été difficile de m'en débarrasser d'autant plus que Jane est arrivée

aussi, alors j'ai renoncé. À présent je suis seule ici à la Petite-maison. Il est dix heures et la pauvre Adélaïde n'est pas encore arrivée me conter ses malheurs – et elle en a à choisir et qui sont aggravés par sa sensibilité nerveuse et malade, mais il faut que je l'écoute et par cela elle se trouve un peu consolée mais... ça m'embête tout de même. Qu'est-ce que je te raconte-là ! Des choses peu intéressantes pour toi mais c'est un peu du train-train de ma vie ici et ta tendresse pour moi te rend indulgente, je le sais.

Ces photos que tu m'envoies ? Oui, eh bien, j'y découvre dans ton attitude, dans l'expression de ton cher visage des choses... oui des choses que peut-être tu diras que moi seule les y voit, et puis tu possèdes un genre de pudeur qui remplace l'autre, celle qui est physique dirai-je, quoique cette pudeur passe pour être morale, je veux dire la pudeur qui consiste à ne pas montrer ce que nous cachons par des vêtements, non, tu n'as pas celle-là, oh non ! Mais tu en as une autre : la pudeur des sentiments intimes ; celle-là tu l'as, mais on n'est pas toujours maître de l'expression des traits, de tout son corps, des plis de sa robe dirai-je, et je découvre chez toi, dans les deux mauvaises petites photos que tu m'envoies, mille choses que je n'ai pas besoin d'énumérer car tu es trop intelligente pour ne pas me comprendre, mais tu ne m'empêcheras pas d'en vouloir à quiconque amène le pli triste et amer de ta bouche et l'absence d'abandon de ton corps charmant. Là, j'ai dit.

Lisez-vous *Le Temps* ? Il s'y trouve hier un article sur les fêtes du second Empire, où il y a une anecdote sur le duc de Morny avec une dame, qui n'est pas mauvaise. C'est tiré d'un livre que je vais tâcher de me procurer¹.

Il fait froid, le vent est au nord ; je suis enrhumée et comme je suis vieille tout ça me déprime et j'enrage. Oh ! la vieillesse

1. Frédéric Loliée, *La Fête impériale*, édition Joven, 1907.

hideuse! Qui donc a dit cela? Comme je comprends qu'on s'efforce de l'éloigner et de se faire illusion.

Tendresses mon amour et souvenirs affectueux à Missy et à la famille da Costa.

As-tu lu dans les journaux? Voilà les instituteurs qui lèvent l'étendard de la révolte!

29 mars 1907

Mon toutou chéri,

Je crois qu'il y a longtemps que tu ne m'as écrit, du moins cela me semble ainsi. Que fais-tu? Voilà le beau temps quoique trop chaud au soleil et froid à l'ombre.

J'ai reçu il y a quelques jours quelques petites photos de la jeune Anglaise¹ avec quelques mots aimables. J'avais déjà deux de ces photos dans celles que tu m'as envoyées. Je l'ai remerciée d'avoir pensé à m'envoyer ces photos.

Il y a quelques jours, mardi dernier en fait, Achille et moi nous avons été à Varennes voir le pauvre docteur Denance qui se meure de plusieurs maladies. Il est méconnaissable. Mais il était content de nous voir et il a parlé tout le temps. Dire qu'il se verra mourir, qu'il assistera à sa décomposition!

Hier j'ai accompagné ton frère tout l'après-midi. Il a dû aller constater le décès d'une femme qui était dans sa quatre-vingt-dix-huitième année. «Eh bien, lui dis-je, comment est une femme de cet âge quand elle est morte?» «Mais, dit-il, elle ne paraît pas plus âgée que ses deux basses² filles.» «Oh!»

1. Meg Villars.

2. Petites-filles.

« Mais oui, tu sais bien que ses basses filles sont ces deux femmes qui viennent si souvent à la maison et qui sont si laides ? » « Oui, oui, je les connais mais comme elles paraissent intelligentes ! Et elles le sont. »

Hier madame Hardÿ, tu sais la dame qui habite à La Croix Loteau ? c'est la veuve d'un ancien médecin d'ici ; donc, nous sommes très bien ensemble, moi athée et elle très, très pieuse. Elle a entrepris, la chère, de me convertir ! Elle veut absolument me faire lire deux énormes bouquins sur la foi par le père Bonnard ! Tu me vois lisant ça ? Elle me dit, entre autres choses, qu'elle croit avoir prise sur moi, des choses comme celle-ci : « Mon mari, madame, était comme vous, il ne croyait à rien des choses de la religion mais j'ai tant prié la Sainte Vierge et le bon Dieu qu'enfin j'ai obtenu qu'il se confessât avant de mourir. Je l'ai demandé à Dieu pendant des années madame, je disais : "Ô Dieu, prenez-moi le dix ans plus tôt, mais faites qu'il croie, qu'il se confesse." » Là-dessus, je bondis sur mon fauteuil et je lui dis : « Vous avez osé formuler un vœu pareil et vous me le dites ! Mais c'est une abomination ! » Elle est la seconde femme qui me fasse des confidences pareilles et les mêmes qui plus est ! Ainsi elles m'ont dit : « Ô Dieu, faites que mon mari meure le jour de la Saint-Joseph ! » Ils sont morts, les pauvres, plusieurs jours après. Ah ! Mme Hardÿ me dit encore ceci : « Mais, savez-vous Madame, ce que j'ai promis à Dieu pour obtenir la conversion de mon mari ? Non... Eh bien, j'ai promis de réciter mon chapelet trois fois par jour ! Vous croyez que ce n'est rien ça ? » Oh non, jamais je ne pourrais en faire autant ! Mais ne va pas juger mal cette femme pour toutes ces niaiseries ; elle est charmante à part cela et elle me plaît par son honnêteté et sa naïveté mais... elle sait compter.

Au revoir amour chéri. Affectueux souvenir à Missy et la famille da Costa.

Ta mère.

4 avril 1907

Cher Minet.

Ainsi tu t'en vas au bois seulette[?] Ce n'est pas pour me plaire car les chevaux sont des gens en qui je n'ai pas confiance. Je les aime mais je m'en méfie et il se peut qu'il t'arrive un accident.

Je t'avais écrit puis j'ai oublié de mettre ma lettre à la boîte alors je l'ai brûlée ce qui arrive chaque fois que je me relis. Je te disais que les œufs frais étaient délicieux. Comment font ces canailles de confiseurs pour introduire ce chocolat dans des coquilles d'œuf et qu'il durcisse là-dedans ! Hier les petites ont reçu de Willy chacune un poisson d'avril avec un tas de bonnes choses dans les poissons qui étaient aussi frais que s'ils sortaient de l'eau. Ce Willy, tout de même, comme il pense toujours à faire plaisir aux gens ! J'ai vu qu'il en rappelait de son déboutement pour le *Censeur*¹. Je n'ai pas lu l'article qui a motivé les poursuites : ce journal n'arrive pas jusqu'ici.

Ta charmante petite chatte a été perdue... Elle aura été rôder sur les toits.

L'histoire de ce diamant est fantastique. Je ne voudrais pas en avoir la garde et puis, après tout, j'aimerais mieux posséder vingt-cinq millions en espèces, ça arrangerait singulièrement les choses.

As-tu vu Léo depuis son retour de Belgique ?

Nous allons bien mon toutou chéri. J'ai été enrhumée mais ça s'est bien passé. Vous avez tous mal à la gorge ? Parbleu, des imprudences, des promenades en chemise ou même moins... Ici je me glace tout en étant couverte de flanelles.

1. *Le Censeur politique et littéraire*, hebdomadaire dirigé par Jean Ernest-Charles.

Mais quand nous accorderas-tu le bonheur de te voir ici ? Tu ne me parles plus de Marigny, est-ce tombé dans l'eau¹ ? Ton livre te vaut des épîtres ? Tu fais bien de ne pas y répondre.

Geneviève a été souffrante ; l'estomac. Elle a écrit à Willy pour le remercier. Nous la laissons écrire comme elle veut, sans rien corriger. Elle a adressé sa lettre à Menton et elle était partie quand ta lettre est arrivée et où tu m'apprends que Willy est à Monte-Carlo. Est-ce qu'il revient à Paris ?

Ne reste pas longtemps sans m'écrire puisque je te vois si rarement : je suis si vieille mon toutou.

Tendresses à toi et amitiés à Missy et à tante Coco. Demain j'enverrai des œufs frais à sa bru.

Ta mère

16 avril 1907

Minet chéri,

Je te vois fort occupée, les journées doivent te sembler courtes. C'est sans doute un lumbago qu'a eu Missy. En effet, il est impossible de remuer sans crier quand on souffre de cette maladie, mais si c'était des rhumatismes il y a les pointes de feu. C'est souverain. Achille s'est débarrassé d'un rhumatisme dans l'épaule qu'il avait depuis plusieurs années par les pointes de feu.

Elle reviendra ta chatte mais, vois-tu, ça n'aime pas les

1. Du 2 mai au 31 juillet, Colette va jouer dans *Marigny-Revue*, au Théâtre Marigny : « J'ai signé chez Borney et Desprès [les directeurs de Marigny]. Ça me tiendra jusqu'en août, peut-être, à Paris », écrit-elle à Willy courant février.

appartements les chattes, mais où est-elle? C'est ça qui est tenaillant, parce qu'elle doit souffrir de la faim. Te souviens-tu de ce matou à Saint-Sauveur qui, pour garder nos chattes à son service, les nourrissait en leur apportant des petits lapins, des oiseaux et autres victuailles? Je souhaite que ta chatte ait des relations avec des matous aussi prévenants.

Tu ne sais pas, on veut me faire prendre la maison de madame Auroux qui est morte. C'est bien plus près de chez Achille (c'est sur la place du Marché au Beurre), mais il y a bien moins de chambres que dans celle que j'habite; il n'y a pas de cour; on ne peut même pas avoir un pot de fleurs! Le loyer sera certainement moins cher que celui de la Petite-maison. Je sais bien que ce serait raisonnable de venir demeurer là, parce que mon retour chez moi le soir par tous les temps est dangereux pour les bronches, mais je n'aurai plus ma corbeille de muguet ni aucune fleur, et combien ma vue se repose de toutes les laideurs morales et physiques quand je peux contempler l'éclosion d'une fleur ou d'une plante quelconque! C'est tout de même bien ennuyeux de ne pas être riche.

J'ai assisté ce matin au convoi de monsieur Cherbuy-Merlin; tu sais, le beau-père de feu le docteur Montignac. Tu te souviens que c'est à la veuve du docteur Montignac qu'Achille a acheté la clientèle médicale. Il est mort ce Cherbuy, d'une longue et douloureuse maladie. Personne ne l'aimait parce qu'on le savait riche et fort avare: il laisse plus de deux millions à ses deux filles. Tout ce monde est fort laid! Mal fichus, des figures de Juifs. Puisque j'en suis à te parler de morts, as-tu remarqué dans les annonces de *L'Écho de Paris* de dimanche dernier une annonce peu banale? mais tu ne l'auras pas vue, alors la voici: Caveau de six places au Père-Lachaise, avec pierre tombale: mille deux cents francs. S'adresser rue d'Avron, à Rosny-sous-Bois. Ça se vendra, tu sais. Bizarre tout de même.

Tu n'as pas de nouvelles de Willy? Au revoir amour chérie. Je t'embrasse comme je t'aime. Je suis dans mes jours tristes mais qu'y faire!

Amitiés à Missy et à tante Coco.

Ta mère.

23 avril 1907

Minet chéri,

Reçu ce matin les cent francs, pauvre toutou.

Tu as bientôt fait de gagner trois cents francs avec un tas de belles choses! Je voudrais bien qu'Achille soit aussi heureux. Il a l'air si fatigué par moments que cela m'inquiète: à côté de n'importe qui il a l'air fatigué. Il ne se plaint pas cependant.

Nous arrivons de route; nous avons «fait»: Adon, Damarie, La Chapelle et Montbuy. Nous sommes partis à deux heures et nous étions de retour à quatre heures et demie. Ça a du bon les autos.

Ta gentille chatte est de retour. Si elle avait su à quoi elle s'exposait en allant galvauder! Certes elle serait restée près de toi. Notre beau chat noir est mort lui, mais on nous l'a empoisonné et avec du phosphore, hélas! Viot a dû l'achever, en lui donnant du cyanure sans doute. Figure-toi que c'est Jane qui est allée le faire voir à Viot et elle a touché, étant dégoûtée, la bouche du chat, puis elle a mangé un petit gâteau sec sans se laver les mains et tout de suite elle a ressenti dans le palais, sur la langue et dans la gorge une sensation douloureuse et bizarre avec une saveur de phosphore. Hein!

c'est subtil ce poison ! Il était si gentil ce chat et il marquait une préférence si marquée pour moi qui ne le voyais qu'un peu l'après-midi. Il me suivait partout en ronronnant, mais je sais bien une chose, c'est que je ne voudrais pas être chat chez Achille. Jane ne s'en occupe pas ; les domestiques les détestent, alors?... Il n'avait que moi et Geneviève. Tu vois cette petite photo, elle est faite d'avant-hier. Geneviève a trop peur de bouger et ça se voit trop, Colette est mieux.

Je ne quitte pas ma Petite-maison et j'en suis ravie pour mille raisons, d'abord il n'y a que cinquante francs d'écart ; mais dans la maison Auroux il n'y a pas d'eau et tu sais s'il m'en faut ! Il y avait ceci, c'est que j'étais très près d'Achille.

Voilà les petites et Jane et plus moyen d'écrire. Tu as revu Mme de Leusse ? Oui, elle désire être agréable et malgré bien des irrégularités d'harmonie physique elle réussit. Son frère, à Mivoisin, est très malheureux ; il n'a pas voulu renoncer à son luxe d'apparat et on parle d'une saisie. J'espère que ça n'arrivera pas.

Au revoir mon toutou blanc. Jane et les petites qui sont là t'envoient un bonjour affectueux.

Tendresses tout plein et affections à Missy et tante Coco.

Ta mère

28 avril 1907

Minet chéri

C'est pour que tu saches que demain lundi je pars pour Charny où je vais m'emb... pendant une dizaine de jours.

Pour me distraire je ferai d'innombrables parties d'échecs

avec Yvonne, mais c'est très très fatigant pour ma vieille cervelle, heureusement que ce jeu me passionne.

Juliette n'est pas bête surtout quand elle est seule avec moi, car lorsque son mari est présent ou seulement dans la maison, c'est fini, sa jalousie l'absorbe entièrement.

Une chose m'ennuie encore, c'est que lorsque je m'absente ainsi pendant quelques jours, je perds des fleurs auxquelles je tiens, quoique Jane s'en occupe.

J'ai été patraque tous ces jours-ci, l'estomac, les intestins. Je me suis décidée, sur les conseils de ton frère, à prendre un purgatif et comme j'en prends un tous les quinze ans et que celui-ci est le dernier, je n'y ai pas regardé, je l'ai choisi dans les plus actifs et, malgré tout l'effet produit, je me retrouve Gros-Jean comme devant.

Il fait beau et froid. Te souviens-tu de cette malheureuse Rebêche pour laquelle vous m'aviez envoyé une aumône et qui est morte à l'hospice absolument épuisée à trente-deux ans par huit maternités? Eh bien son mari vient de mourir subitement et laisse six orphelins dont l'aîné – une jeune fille – n'a pas dix-sept ans et le plus jeune quatre ans! tu devines quelle misère?

Au revoir amour chéri. Mais oui, je serais curieuse de te voir danser parce que, il faut que je l'avoue, je ne te vois pas sachant danser.

Je t'embrasse toutou blanc et amitiés à Missy.

Je viens de relire *Le Nabab*¹.

Comme je suis avare de papier!

1. Roman d'Alphonse Daudet (1877).

20 mai 1907

Minet chéri,

Reçu les cent francs. Non, mon toutou blanc je n'ai pas besoin d'argent en ce moment; tu es trop gentille vois-tu.

Pour les petites? Si l'étoffe en question n'a que soixante-dix centimètres de large il faut bien cinq mètres pour chaque petite robe.

Je n'ai pas vu le journal où sont relatés vos succès de Poucette¹ et de toi et je voudrais bien l'avoir. Quelle adorable petite bête tu as là! Comme nous sommes tous à quatre pattes devant les chiens, le succès de Poucette n'est pas près d'être épuisé.

Oui je trouve fantastiques tes relations avec mademoiselle Meg, mais... ne crains-tu pas les présents d'Haxercès²? Je suis plus méfiante que toi et puis surtout pour tout ce qui est anormal et illogique. Je n'aime pas les situations compliquées dans la vie: je suis trop bête pour les débrouiller.

Je ne vois pas avec plaisir l'achat d'une auto. C'est terrible! Il faut un chauffeur et confier sa vie à un étranger n'est pas raisonnable et que d'argent pour l'achat et l'entretien! Vous ne vous en faites pas idée! L'accident du pauvre Clément devrait vous faire réfléchir; si tu viens me voir je préfère de beaucoup que tu prennes le train. Mais quand te verrai-je!

Je suis très sollicitée par mes belles-sœurs, nièces et neveux pour aller passer quelques semaines près d'eux³; je ne sais pas encore ce que je ferai mais si je me décide je m'arrêterai un peu à Paris.

1. Poucette, la chienne bouledogue de Colette.

2. Sido pense à l'épisode antique d'Hippocrate refusant les présents que lui fait porter le roi perse Artaxerxès pour qu'il le soigne, car Perses et Grecs sont alors en guerre.

3. En Belgique, où réside la famille de Sido.

Que je n'oublie pas de te dire que je déménage (hélas!). Je quitte ma Petite-maison que j'ai remplie de légumes et de fleurs. Achille et Jane le désiraient vivement mais je ne prends pas la maison de la veuve Auroux, elle me dégoûtait. Je vais aller demeurer... voyons, comment t'expliquer cela pour que tu comprennes et que tu voies. C'est en face de l'hôtel de ville, une petite maison faisant partie des maisons qu'on longe à sa droite, comme pour aller chez les Mayet. Vois-tu? Oui. C'est presque au coin en tournant quand on vient de la place du Marché au Beurre. Je serai bien plus près d'Achille.

La maison n'a qu'une fenêtre de façade mais derrière elle a une grande cour pavée et... un puits! C'est rare à Châtillon. Comme voisins j'ai les Taupin-Pelas, fabricants de chaussures et de l'autre côté une famille de trois personnes. Tu sais que ça me va d'avoir des voisins?

Dans cette maison il y a deux chambres en haut dont une très grande, celle qui donne sur la rue et qui sera ma chambre à coucher; une autre donnant sur la cour et qui sera la tienne; en bas, une chambre qui sera la salle à manger et une petite cuisine.

Ce déménagement m'épouvante mais, puisque je dois continuer à aller tous les jours chez Achille et que le froid humide m'est fatal, il faut bien que je me décide.

Les personnes qui habitent ma future demeure ne la quittent que parce que la famille est trop nombreuse pour une si petite maison: elle va demeurer un peu plus loin, chez les Mayet.

Léo est ici depuis lundi soir; il est toujours le même, un assemblage, au moral, de bon sens et de déplaçonnage, mais tous mes enfants ont un peu ce caractère, je ne veux tout de même pas avouer que c'est de moi seule qu'ils tiennent ce caractère, non. Je t'en excepte Ô mon toutou chéri.

Aujourd'hui c'est mon jour de tristesse, pourquoi? Je ne sais pas ou c'est pour mille détails, le froid et puis et puis

peut-être la vieillesse, et aussi que je voudrais que tout soit pour le mieux. Mais hélas ! je suis impuissante à tout arranger comme je le voudrais et comme il faudrait que tout fût.

Je ne t'envoie pas de muguet parce qu'il faudrait le mettre loin de toi et que tu ne l'aurais pas sous les yeux, mais si tu le désires je t'en enverrai.

Au revoir trésor chéri. Amitiés à Missy et à la famille da Costa.

Ta mère

25 mai 1907

Minet chéri,

Eh bien ! je reste dans ma tour d'ivoire, mais j'ai été humiliée de me délier d'un engagement pris avec M. Chevrier. C'est indigne de moi. Chaque fois que je me vois acculée à un déménagement et à devoir quitter ma vilaine Petite-maison, je suis prise d'une grande tristesse et alors je cherche tous les moyens d'y pouvoir rester.

J'en reviens à l'instant parce que j'avais oublié *Le Temps* qu'Achille m'envoie tous les matins ; eh bien, sitôt chez moi, ça sent bon ; la petite cour n'est plus qu'un berceau de verdures, et puis je pense que le chat du père Champion n'aurait plus de lait le matin, et puis j'ai vu les voisins que j'aurais dans l'autre maison et ils sont affreux. Ce soir j'irai cueillir tout le muguet que je pourrai et te l'enverrai.

J'ai reçu une lettre de Juliette dans laquelle elle me dit que sa fille est très malade : elle tousse et elle a de l'albumine. Cette pauvre Juliette qui, malade elle-même, est forcée de

veiller jour et nuit! Je ne sais comment cela va finir, surtout pour Roché qui ne peut admettre que sa fille puisse mourir et je la trouve bien malade...

Comme il est puni de m'avoir volé ma fille et... mon argent!

Tu vas donc en auto tous les jours? Me voilà bien tranquille! Qu'est-ce que ces cinq autos? Je n'ai pas compris?

En furetant dans le grenier qui est au-dessus de la grange, j'ai trouvé une volumineuse correspondance sur l'internet dans une maison de santé de la femme de mon beau-père Robineau; je ne puis me détacher de la lecture de cette correspondance. Elle est marrante! La première lettre date de 1829 jusqu'à 1836, époque de la mort de la pauvre martyre. Il y a aussi des lettres de mon mari Jules Robineau à son père, quand il était au collège de Fontenay-aux-Roses. C'est le caractère de Juliette absolument! Que te dirai-je encore? Il fait chaud enfin et j'en suis réconfortée. Tu vas aller en tournée? Missy ira avec toi?

Au revoir, bijou chéri. Je t'embrasse comme je t'aime.

Dis à ta petite chienne que grand'mère l'aime beaucoup.

Amitiés, amitiés à Tante Coco.

Ta mère

30 mai 1907

Mon chéri,

Je ne vis plus depuis que je sais que tu vas aller en auto qui ne sera pas conduite par ton frère. Je vais souvent avec lui comme tu sais et je vois tous les dangers qu'il évite et ils sont moins nombreux que dans des grandes villes. Je ne sais

pas... mais je flaire un danger quelconque – moral ou physique pour toi.

Tu n'as pas fini avec Marigny? Nous voudrions bien t'avoir à nous pour quelque temps : un séjour dans ta famille et à la campagne te ferait du bien. D'ailleurs, je dois aller à Paris sous peu et de là à Bruxelles.

Réponds bien vite. Je t'embrasse comme je t'aime.

Amitiés à Missy et la famille da Costa.

Ta mère

Où est Willy?

12 juin 1907

Minet chéri,

Le temps me durait de ne pas avoir de lettre de toi, aussi je suis très heureuse en ce moment et voilà comment les enfants sont la joie des parents, toute leur vie.

Cependant il n'en est pas toujours ainsi, car pour moi je n'ai été que chagrins pour mon père parce que ma naissance avait coûté la vie à ma mère et que je lui rappelais trop vivement cet événement. Puisque j'en suis aux souvenirs tristes, que je te raconte comment pense ta jolie filleule Colette.

Elle était donc à Paris avec sa mère et sa sœur, mais en quittant Châtillon elle avait son idée qu'elle n'a communiquée à personne, qui était de tâcher de retrouver grand-père car, pour ne pas l'épouvanter, nous lui avons dit que grand-père était parti pour Paris. Alors elle me dit, il y a quelques jours : «Tu sais, grand-mère, je n'ai pas trouvé grand-père à Paris,

je l'ai bien cherché, il n'y est pas, c'est qu'il est mort, bien sûr. C'est sa jambe, n'est-ce pas? Elle lui faisait trop mal.»

C'est une singulière petite fille, elle est là qui rumine un tas de choses dans sa grosse tête. Sa joie ce sont les fleurs : c'est une véritable passion, elle les reconnaît déjà à leur feuillage, avant que les fleurs soient écloses. Enfin elle commence à lire et pour la décider à apprendre je lui ai promis un cadeau (par exemple, je ne sais pas quoi).

Geneviève apprend facilement et cela surprend car elle adore le jeu et le mouvement : elle est d'une turbulence et d'une vivacité terribles. Tu veux, oh ! trop généreuse tante ! leur donner des chapeaux ? Elles mettent toujours ceux que tu leur a donnés il y a deux ans mais ils commencent à se faner. Elles sont si jolies sous ces chapeaux qu'elles les ont portés jusqu'à présent. Tu pourras te guider sur ces formes si tu veux leur en envoyer d'autres : elles ont eu un succès à cause de ces chapeaux !

Je suis jalouse de Missy pour sa science si vite acquise pour conduire une auto. Depuis tout ce temps que je vais avec Achille je n'ose essayer de conduire, mais il est vrai que la manœuvre des autos d'Achille est moins perfectionnée que celle de son auto toute récente, et puis je n'ai pas la force de tourner la manivelle pour la mettre en marche.

J'ai reçu deux (deux !) lettres de Willy. Il est fort triste ; il ne peut, surtout, se consoler de ne plus occuper sa place à *L'Écho de Paris*¹. Comme je le comprends ! Willy n'écrivant plus... ce n'est plus Willy. Il s'imagine avoir perdu l'amitié d'Achille. Il se trompe. Il y aurait tant à dire sur ce sujet que j'aime mieux ne rien dire et puis on en dit toujours trop.

1. Conséquence du scandale du Moulin-Rouge, le 3 janvier précédent. Willy, qui applaudissait bruyamment Missy et Colette pendant leur numéro de mime, avait été pris à parti par la foule. *L'Écho de Paris*, peu soucieux de cautionner un tel esclandre, avait préféré se passer de la collaboration de Willy.